

5/6/4/1975 -

# AMÉRIQUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

*Vient de paraître*

à la **SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS PASCAL**

1498 ouest, rue Dorchester, Montréal — HA. 5430

LE LIVRE TANT ATTENDU DE

**MARIO DULIANI**

## **LA VILLE SANS FEMMES**

Véritable reportage sur la vie dans les camps d'internement canadiens durant la guerre. Voilà un ouvrage d'une grande actualité en ce moment où ont lieu les procès sensationnels des bourreaux des camps nazis et japonais. La pathétique expérience de l'auteur éclaire hautement l'humanité des Alliés. M. Duliani raconte avec émotion son séjour de quarante mois au milieu d'un groupe de Canadiens dans deux camps d'internement. On trouvera dans ce livre une lecture des plus captivante.

\* \* \*

Fort volume de 320 pages recouvert d'une chemise en couleurs :  
\$1.50 l'exemplaire — \$2.50 sur papier de luxe

Jacques de LAMIRANDE

Paul-L. JULIEN

L I M P R I M E R I E

de **LAMIRANDE**

4557 RUE ST-DENIS, MONTRÉAL CANADA • TÉL BÉLAIR 2916

*L'Imprimeur Spécialisé, au Service des Éditeurs*

# AMÉRIQUE FRANÇAISE

R E V U E M E N S U E L L E

FEVRIER 1946  
V I E M E A N N E E , N O 2

La revue "Amérique Française" est éditée par la Société des Editions Pascal, et elle est imprimée sur les presses de l'Imprimerie de Lamirande à Montréal — L'abonnement est de \$3.50 par année (10 mois) — Les collaborateurs de la revue ont l'entière responsabilité de leurs écrits. — Toute reproduction interdite sans autorisation. Adresser toute communication à *Amérique Française*, Boite postale 132, Outremont, Qué.

Directeur littéraire: FRANÇOIS HERTEL

## Sommaire

Maturité — <i>François Hertel</i> . . . . .	3
Etude comparée sur le roman réaliste — <i>Jean-Baptiste Boulanger</i> . . . . .	7
Claude Perrin, libraire — <i>Pierre Baillargeon</i> . . . . .	13
Les Juifs et l'armée — <i>Hervé Biron</i> . . . . .	21
Le bracelet — <i>Yves Thériault</i> . . . . .	25
Les Saupiquets — <i>Jacqueline Mabit</i> . . . . .	30
Romain Rolland — <i>B. Renée Lang</i> . . . . .	32
Chronique de la poésie — . . . . .	40
Politique — . . . . .	46
Cinéma — . . . . .	53
Les Livres — . . . . .	55

En couverture, caricature de *François Hertel*  
par C. M.

Téléphone : BELair 3126



TOUT HABIT EST STRICTEMENT FAIT A LA MAIN SUR MESURES

Habits — Habits du soir — Paletots

269 est, rue Ste-Catherine  
MONTREAL

---

---

## NOTRE TEMPS

*HEBDOMADAIRE SOCIAL ET CULTUREL*

Abonnement: \$3.00 par année

438, rue St-François-Xavier,

Montréal

---

---

Alfred Allard, *président* — J.-H. Charbonneau, *vice-prés.*  
A.-D. Plante, *sec.-trés.* — Marcel Allard, *directeur*  
Jean Allard, *directeur.*

## Cie de Biscuits Stuart Limitée

*BISCUITS — GATEAUX — TARTES*



235 ouest, ave Laurier

ORescent 2167

## Maturité

Extrait de *Les Idées d'Anatole Laplante*, suite d'*Anatole Laplante, curieux homme*. (A paraître bientôt.)

Vent-on savoir comment j'ai conquis la maturité? Il me semble que cela importe beaucoup à la postérité.

La chose s'est accomplie tout simplement, après de longues années d'apprentissage. J'ai appris à attendre. Voilà! La maturité se conquiert au prix de l'usure. Plus on est usé, plus on est mûr!

Attendre. C'est cela qui est difficile. L'enfant veut immédiatement ce qu'il veut. L'adolescent cherche à vivre toute sa vie à chaque instant. L'être mûr attend que la vie s'offre, qu'elle continue de s'offrir, pour la déguster lentement.

Etre mûr, c'est être en voie de pourriture. La pourriture, c'est le repos après la vie. Pourri d'expérience, ou de littérature, ou du contact avec la terre et l'air, l'homme mûr s'en va, comme un bon fromage, à sa destinée savoureuse.

Un bon matin, soudain, je me sentis mûr. Cela vint comme une syncope. La syncope est le mal des gens mûrs. J'étais mûr parce que je devenais lucide. Quand on sait à peu près ce qu'on est, quand on prend un peu conscience du but où l'on tend, quand on a conquis ces deux formes d'humilité, et quelques autres aussi, c'est qu'on a mûri.

A ce moment-là, on ne croit plus guère au grand amour, on sait que les grands esprits sont des hommes faibles comme les autres, on est absolument sûr que seul cet Absolu qui est à la base et au-dessus du monde est un absolu pour vrai. Les autres petits absolus, comme de petites planètes qui se seraient muées en étoiles filantes, sont tombés verticalement.

A cet instant-là, on se sent la tête beaucoup plus en sûreté lorsqu'elle repose sur le sol que sur le principe d'identité. On a compris enfin la faiblesse de l'esprit humain. C'est là ce que ne veulent ni comprendre, ni admettre les philosophes officiels, ces grands enfants. Dorénavant lorsque je rencontre un philosophe arrivé, c'est-à-dire un philosophe qui a des oreilles d'âne, j'ai toujours envie de lui tirer les oreilles.

\*

\* \* \*

De ma maturité, je m'enivre comme d'un vin. C'est un grand vin français qui ne fait point tourner la tête, mais qui irri-gue le cerveau généreusement. Le cerveau bien lubrifié pense jus-

te et se rend compte à tous les instants des insuffisances de l'agir humain, cette grimace extérieure où la personne croit s'engager profondément, alors que la personne est forclosée et centrée sur soi et que l'acte qui, seul, compte est l'acte intime.

Comme tous les autres gens mûrs, j'ai honte de ce que j'accomplis. L'idéal rêvé est tellement plus vaste. Pourtant la maturité est aussi résignation. Je me résigne à n'être qu'un homme. Jeunes, nous voulons tous jouer les demi-dieux.

Les hommes mûrs ne sont pas nombreux. Je le sais et je ne m'en réjouis point. Ce serait si agréable un entretien continué entre mûrs. Chacun, à chaque instant, déposerait tout son bilan et nul de nous ne songerait à additionner à son être ce qui appartient à tout le monde ou à personne. Nous serions tous simples et nous ne parlerions que de ce que nous connaissons bien. Ce contact certes serait instructif.

Charles Lepic, qui est l'homme le plus mûr que je connaisse, après moi, ne nous engueulerait que pour la forme lorsque nous jouerions au grand jeu de la conversation, le jeu par excellence des mûrs.

Ne viens-je pas d'insinuer que je suis plus mûr que Charles Lepic? Il faut que j'explique ici comment j'ai rencontré Charles Lepic et ce qu'il est devenu pour moi. Il m'est tombé sur le dos comme le tonnerre; et c'est le lendemain matin du jour où je le rencontrai que je me découvris murissant. En effet, toute sa vie on demeure plus murissant que mûr. La vraie maturité, c'est une mort calme.

Il se présenta par devers moi comme la fantaisie qui vient à point dorer la réalité. En ce temps là en effet, j'étais fêré de réalisme. Je parvenais presque à lire Flaubert. Lepic se dressa au-dessus de ma vie comme les anges, dans les églises Renaissance, se dressent sur les têtes benoîtes des pénitentes des Jésuites.

Certes je n'en étais pas rendu là, c'est-à-dire au réalisme mystique. Je tendais tout de même à devenir un homme droit, simple, sérieux, pacifique. Je cherchais moins à m'ébrancher qu'à m'émonder d'une manière ou d'une autre. J'étais un grand naïf et un grand enfant; mais j'aspirais à une lumière quelconque. Je voulais encore vivre, ce qui s'appelle vivre, c'est-à-dire passer pour quelqu'un devant les hommes.

Lepic m'a guéri de ce mal là. Avec lui, je suis entré dans le domaine d'Obéron. Puck est devenu mon directeur de conscience.

Tendant à devenir un homme sérieux et un homme de bien, je risquais de m'illusionner, de me prendre, à la lettre, au sérieux. Lepic m'a sauvé de cette ignominie. Il était grand, il le savait; mais il n'ignorait pas que le plus grand homme est tout petit. Nous ne sommes que des chiots devant l'Éternel.

Or il appert, par l'histoire du monde tout entière, que l'humour, que m'a pleinement révélé Lepic, que la blague, à laquelle je suis venu par ma tête française, sont les deux seuls vaccins possibles contre la plus dérisoire des démenances humaines : le culte de soi.

La sagesse de Lepic était toujours enveloppée dans les langes de la gaieté. Sa fantaisie donnait aux axiomes qu'il proférait sans cesse un caractère inoffensif et plausible. On sait que ceux qui disent de sang froid « pierre qui roule n'amasse pas mousse », n'ont jamais roulé la moindre pierre et ne savent même pas ce que c'est que de la mousse. Lorsque Lepic disait « deux et deux font quatre », c'était si extraordinaire qu'on eût été moins surpris d'entendre Bossuet proclamer les Droits de l'homme. Tout le monde sait en effet que deux et deux font cinq ou six. Dans la bouche de Lepic l'inexactitude la plus énorme prenait un petit air familier.

On prétendra à tort que ce dernier paragraphe n'est pas clair. La clarté n'est d'ailleurs pas une question de paragraphe.

\*

\*      \*

Etre mûr, c'est avoir bien souffert, c'est en avoir fini avec la souffrance. Au moment où l'on est mûr, on n'est plus vulnérable que dans sa chair. Ce qu'on appelle souffrance morale est devenu quelque chose de beaucoup trop littéraire. On tient trop peu à soi pour s'appesantir sur soi. Seul le corps est demeuré vulnérable. L'âme s'est complètement conquise; et c'est un grand malheur pour les ennemis que l'on pourrait avoir.

\*

\*      \*

Certes, il y aurait encore beaucoup de choses à écrire sur la maturité; mais la mesure aussi est un apanage des mûrs.

\*

\*      \*

La maturité, c'est le règne du vouloir.

\*

\*      \*

La maturité, c'est l'âge de Dieu; on ne peut que s'engager quand on est mûr. On est à cette époque ou pour ou contre Dieu.

\*

\*      \*

Si on est vraiment mûr, on s'est assez sondé, approfondi, pour reconnaître le souverain domaine de Dieu. Si on se refuse à lui, c'est qu'on est encore victime de quelques relents d'adolescence.

\*  
\*   \*   \*

Pleine lucidité de l'intelligence, pleine possession du vouloir, parfait épanouissement des facultés sensitives, voilà la maturité ! Tout cela bien entendu demeure dans le domaine de la relative plénitude que l'homme peut atteindre. Voir complètement clair, se maîtriser parfaitement soi-même, sentir avec ampleur, intensité et finesse, toutes ces prérogatives humaines sont finies comme l'homme fini dans lequel elles tendent à s'équilibrer. Platon avait tout de même raison d'enseigner que pour prendre contact avec les idées, il faut s'être épuré et maîtrisé. La maturité, c'est le moment où la vie mérite vraiment d'être vécue.

\*  
\*   \*   \*

Cette maturité est un solage sur lequel on tentera, si l'on est philosophe, d'édifier un mur de métaphysique.

François HERTEL

## *Yeux*

J'ai saisi des étoiles filantes  
Et j'en ai parsemé mes cheveux.  
Pendant que tournaient des vales lentes,  
J'ai fait à dame lune trois vœux.

Le premier je ne l'ai pas tenu  
Car j'ai parlé d'amour à Saturne,  
La fiancée à l'anneau ténu.  
A l'autre j'ai jeté le cothurne,

Fatigué de jouer Pierrot blême.  
Mais le troisième est mystérieux  
Et m'épouvante bien que je l'aime,  
Ce regard de femme dans mes yeux.

François PELADEAU

# Étude comparée sur le roman réaliste

— De Champfleury à Flaubert —

Peu de méthodes offrent au critique plus de ressources pour l'étude d'une école littéraire que l'analyse comparée de ses œuvres les plus typiques : surtout dans le cas du roman réaliste, où se succèdent deux familles d'écrivains ayant des idées communes et une production fort diverse par la qualité.

Le chef de file des premiers est Champfleury, théoricien de *la sincérité dans l'art*, propagandiste du mouvement nouveau ; il lutte dix années, pour ensuite disparaître devant la grande figure de Flaubert, le Maître qu'il n'avait fait qu'annoncer.

Cet essai tentera d'extraire, des différentes applications de principes semblables par ces deux romanciers, la véritable formule du roman réaliste. Mon choix s'est porté sur *Les Bourgeois de Molinchart* et *Madame Bovary* ; le roman de Champfleury ne précède que de trois ans celui de Flaubert, et il s'agit du même milieu provincial et bourgeois, de la même histoire d'une jeune femme romanesque, mal mariée, séduite par le premier galant venu. Ces ouvrages, parmi les meilleurs des deux formes du réalisme, se prêtent donc tout particulièrement à de fructueuses comparaisons pour notre étude.

\* \* \*

*Les Bourgeois* est un ouvrage pavé de bonnes intentions. Cela est peut-être du réalisme, auprès des « œuvres distinguées, de bon goût, » que Champfleury exérait ; mais comme il est resté près du roman de cape et d'épée, par son intrigue et sa psychologie ! Louise est comme une princesse détenue par un vilain sorcier, son mari ; et il lui faut subir mille tortures aux mains d'une vieille fée Carabosse, Mademoiselle Ursule, avant la délivrance par son « âme soeur, » le comte Julien de Vorges. Ce jeune dieu, qui vient tout naturellement soupirer sous la fenêtre de sa dame, au clair de lune (n'est-ce pas ?), enflamme tous les cœurs ; il inspire à une danseuse de cirque un amour qui la tuera, il est riche, il est beau, il est pur, il est chevaleresque ; bref, c'est le héros romantique. Il pense normalement au suicide qui mettra fin à ses malheurs, car « que résulte-t-il, après tout, d'un coup de pistolet ? la mort. » Il est extraordinairement chaste : « mon rêve est de baiser ses paupières » ; ce qui ne l'empêchera pas de prendre tous les moyens pour faire de Louise sa maîtresse ; en attendant, « ils conversaient par l'esprit et se parlaient mysté-

rieusement. » Louise agit en couventine se fait surprendre dans un rendez-vous clandestin par les sinistres « dames de Jérusalem. » Nous assistons ici à une magnifique scène de mélodrame : on ouvre « la porte du cabinet où elles (ces dames) étaient tapies » et l'infidèle est confondue devant sa famille qui lui pardonne solennellement ; une vie d'enfer la pousse à s'enfuir chez une parente de sa femme de chambre, mais ce n'est là qu'un piège : « au lieu de trouver à l'arrivée de la voiture une parente de la femme de ménage, Louise tomba dans les bras de Julien. » Il faudrait citer tout le chapitre qui s'intitule *Le Bonheur* et qui dut faire pleurer bien des abonnées de *La Presse* parisienne, où le roman paraissait en feuilleton. Les amants vivent à Paris, ils voyagent à l'étranger, leur amour s'étiole : « J'ai aimé Louise passionément, écrit notre héros, . . . et j'en suis las après un an. » Et c'est sur cette perspective que se termine le roman, inachevé.

A ce romanesque sublime se mêle une grotesque caricature de la société molinchartoise : en dehors des quatre nobles et de la touchante héroïne, il n'y a pas de personnage sympathique, voire humain. Creton réunit tous les ridicules et toutes les mesquineries du bourgeois, de George Dandin à Joseph Prudhomme. Ursule, « porteuse de bannière à la confrérie de la Vierge, » vieille fille dévote et méchante, rappelle vaguement Cousine Bette ; c'est le seul caractère de l'ouvrage. L'archéologue, le chevalier d'industrie parisien, le juge, le petit Janotet, Mme Chappe sont des charges. On nous montre une société savante adoptant un parapluie comme unité de mesure, une académie racinienne s'occupant d'élevage de chevaux ; Champfleury ne néglige même pas les procédés de la farce : on cherche un parapluie réclamé par une lettre de son propriétaire dont le post-scriptum, qu'on a oublié de lire, indique que le vénérable instrument scientifique est retrouvé.

Ce pauvre provincial a gardé le sentiment de son origine : son livre est comme une plainte. Sans cesse l'auteur nous explique « cette partie de la France, » il nous traduit les provincialismes, les corruptions du langage ; il admire naturellement les gens bien nés, les Jonquières, les Vorges. Dans ses lettres comme dans son roman, l'on ne sait vivre qu'à Paris : Champfleury a trop souffert de Laon.

Ce romancier qui se dit « arrivé à la naïveté, qui est tout dans les arts, » est le plus forcené moraliste, bien français par ce côté. Il s'arrête au beau milieu de l'action pour nous servir un portrait de l'avoué, de l'artiste, ou pour nous faire part de ses considérations sur le célibat, sur « la conduite des coquettes, » sur « les personnes artificieuses, » sur « les méchants » ou sur « les anges consolateurs. » Autodidacte fier de ses récentes découvertes, il fait montre de quelques notions d'anatomie, de

météorologie, cite Lavater, et, en homme éclairé, se moque de Notre-Dame de Liesse.

Je m'en voudrais d'ignorer les mérites de Champfleury. Certaines de ses analyses sont du Freud avant la lettre; la scène du dîner est parfaitement réussie; il lui suffit parfois d'une phrase pour éclairer violemment un personnage sous son vrai jour; il y a des détails qui témoignent d'un merveilleux sens d'observation: mais combien le ton général est peu réaliste!

La phrase traîne; l'écriture est difficile, souvent fautive, rarement agréable. L'écrivain s'arrête-t-il devant un spectacle de la nature, il nous le décrit comme « un endroit qui offrirait aux enthousiastes de paysages un des plus beaux motifs de France. » Est-ce là ce que promet le renouveau réaliste?

La vérité, c'est que Champfleury, animé d'excellentes intentions réformatrices, ne pouvait faire mieux. Il fallut attendre Flaubert pour avoir des chefs-d'oeuvre. Jules Husson, (*Champfleury*, est un pseudonyme), quitte le collège en sixième; on le retrouve à Paris s'initiant avec fièvre à l'histoire, à la religion, aux sciences, à la philosophie, aux langues, qu'il n'a jamais apprises: « je n'avais rien lu avant de venir à Paris, écrit-il, rien que des romans et pas pour les étudier. » Il doit faire du feuilleton pour gagner sa vie, et son style s'en ressent. Il est constamment pris par des ennuis d'argent, par le souci d'*arriver*. Aussi trouve-t-il énorme le temps qu'a « demandé l'enfantelement de ce livre: » exactement neuf mois. Il n'y a pas de jugement plus sévère sur son oeuvre que ce pénible aveu: « Je n'ai jamais prétendu devenir un grand homme littéraire; en travaillant, j'aurais pu avoir un nom recommandable; mais il ne faut pas y penser: j'ai besoin de vivre. »

\* \* \*

Flaubert a consacré quatre années et demie de loisirs à la rédaction de *Madame Bovary*. La préparation en est beaucoup plus longue. Il publie en 1857 le résultat de toute sa vie antérieure, de sa sensibilité refoulée, de son pessimisme philosophique et d'un apprentissage littéraire qui dure depuis l'âge de dix ans et qui a déjà donné les *Mémoires d'un fou*, les premières versions de *l'Éducation* et de la *Tentation*. Ce grand bourgeois cultivé n'a d'autre occupation que l'écriture, à laquelle il sacrifie émotions, fortune et santé. « *Madame Bovary*, dira-t-il, c'est moi. »

Thibaudet, grand amateur de rapprochements inédits, fait de *Madame Bovary* une sorte de *Faust*. Ce n'est pas là, comme le voudrait un sous-titre sans prétention, un simple livre autour des *mœurs de province*; c'est une fresque saisissante d'effroi par son déploiement tragique: et le cri douloureux de Char-

les est la conclusion du roman : « C'est la faute de la fatalité ; » toute une philosophie de l'illusion s'en dégage, qui fut baptisée d'après sa victime le *bovarysme*. Mais l'art suprême de ce créateur est de s'effacer de la composition : c'est l'oeuvre elle-même qui respire, qui se meut, qui palpite de sa propre vie. Il n'y a plus d'auteur-providence ; la nature suit son cours, sans rachat. Emma se tue et entraîne son ménage à l'abîme « pour avoir touché, » comme Salammbô, « au manteau de Tanit ; » tandis que Homais est décoré, récompensé de son sens pratique. Flaubert n'a même rien dû inventer. Il s'est contenté d'écrire la biographie de Delphine Couturier, épouse de Delamare ; de Louis Campion, le séducteur ; de Jouanne, le pharmacien. « C'est un chef-d'oeuvre, affirmera Mgr Dupanloup, pour ceux qui ont confessé en province. »

Ce chroniqueur renonce aux explications ; la psychologie ne semble pas l'intéresser ; et il a écrit un des plus beaux romans d'analyse de la littérature française. Se bornant à décrire les événements, il les rapporte avec un si exact souci de leur complexité et de leurs affinités que le pourquoi en découle sans effort et sans discussion : les faits parlent d'eux-mêmes. C'est du Stendhal à rebours.

Y a-t-il plus subtil traité de la sensualité que ce croquis d'Emma buvant un verre de curaçao : « comme il était presque vide, elle se renversait pour boire ; et, la tête en arrière, les lèvres avancées, le cou tendu, elle riait de ne rien sentir, tandis, que le bout de sa langue, passant entre ses dents fines, léchait à petits coups le fond du verre. » Est-il amoureux plus transi que Charles « s'en retournant le soir et reprenant une à une les phrases qu'elle avait dites, tâchant de se les rappeler, d'en compléter le sens, afin de se faire la portion d'existence qu'elle avait vécue dans le temps qu'il ne la connaissait pas encore. »

Mais cet art en est un de contrepoint. Le romancier se montre ainsi fidèle à la réalité, qui est faite d'alternances, d'oppositions et de contrastes. La scène des Comices, à ce point de vue, est classique. Dans une toute petite phrase de vingt mots s'accuse l'irréremédiable désaccord entre Emma et son milieu : « Emma eût désiré se marier à minuit, aux flambeaux ; mais le père Rouault ne comprit rien à cet idée. » Quelques lignes résumant les vains efforts tentés par l'épouse déçue pour se donner l'illusion du bonheur : « Au clair de lune, dans le jardin, elle récitait tout ce qu'elle savait par coeur de rimes passionnées et lui chantait en soupirant des adagios mélancoliques, mais elle se trouvait ensuite aussi calme qu'auparavant, et Charles n'en paraissait ni plus amoureux, ni plus remué. » Et, après son premier adultère, pendant qu'Emma « écoutait silencieusement un cri vague et prolongé, une voix qui se traînait . . . se mêlant comme une musique aux dernières vibrations de ses nerfs émus...

Rodolphe, le cigare aux dents, raccommo- dait avec son canif une des deux brides cassée. »

Voilà du réalisme, si jamais il en fut. Flaubert appellera son livre une « oeuvre d'anatomie : » le mot est juste dans la bouche de ce fils et petit-fils de médecins, élevé à l'Hôtel-Dieu de Rouen. Tout ce qu'il a reçu d'une nature malade aux sens affinés et d'une mère romanesque ne lui servira que de modèle pour ses analyses : c'est un scientifique appliquant à l'étude de la médiocrité « plate comme un trottoir de rue, » aux faits divers, une méthode inflexible et un regard impartial ; il ne veut rien démontrer, il lui suffit de démonter, et il touche ainsi aux plus profondes parties de l'être humain, « car tout bourgeois, dans l'échauffement de sa jeunesse, ne fût-ce qu'un jour, une minute, s'est cru capable d'immenses passions, de hautes entreprises. Le plus médiocre libertin a rêvé des sultanes, chaque notaire porte en lui les débris d'un poète. »

Flaubert n'est arrivé à cet absolu, à cet universel, que par la forme, seule capable de fixer éternellement le fugitif acte humain et le mouvement des choses. Chez lui, l'art est une religion, et la probité littéraire atteint au martyre. Il ne vit plus que pour écrire : « dans ma pauvre vie si plate et si tranquille, avoue-t-il, les phrases sont des aventures. » Il passe ses nuits à « gueuler » le travail de sa journée ; il fait une chasse sans merci au cliché et à la banalité, satisfait de perfection seule : « que je crève comme un chien plutôt que de hâter d'une seconde ma plume qui n'est pas mûre. » Il lui faut une semaine pour rédiger deux pages, et l'on trouve dans ses manuscrits jusqu'à dix re- fontes d'un même alinéa. Et il poussera le culte du style au point de désirer « faire un livre sur rien, un livre sans attache extérieure, qui se tiendrait de lui-même par la force interne de son style, comme la terre sans être sur terre se tient en l'air... Les oeuvres les plus belles sont celles où il y a le moins de matière. »

*Oui, l'oeuvre sort plus belle  
D'une forme au travail  
Rebelle...*

Et Flaubert a scellé dans le bloc résistant, le rêve flot- tant d'Emma. Et c'est ici que les roturiers de la sincérité dans l'art durent céder la place à ce prince des lettres : pour survivre, le réalisme dut se dépasser. L'école naturaliste se perdra dans la physiologie, la photographie ou la pornographie : seules res- tent les oeuvres auxquelles la Muse a souri.

Jean-Baptiste BOULANGER

### *Bibliographie*

Albat, A. : *Le Travail du style*

Amiel, J. H. : *Le Réalisme de la « sincérité dans l'art »*

- Dumesnil, R.: *Le Réalisme*  
 Id. *Flaubert : son hérédité, son milieu, sa méthode*  
 Maurois, A.: *Cinq visages de l'amour*  
 Thibaudet, A.: *Gustave Flaubert*  
 Troubat, J.: *Un coin de la littérature sous le Second Empire :  
 Champfleury et Sainte-Beuve, avec la Correspondance de Champfleury à sa mère et à ses amis.*

Toutes les citations sont tirées des romans ou de la correspondance de Champfleury et de Flaubert.

## *Pégase*

Trouant le ciel tissé d'une neige laineuse,  
 La fine bête ailée a suspendu son vol  
 Sur une butte de verglas ancrée au sol  
 Où la bise enfle en orgue sourd sa voix haineuse.

Tout blanc dans cette immensité de froid troublant,  
 L'animal bat ses flancs de ses ailes givrées  
 Tandis que, par secousses lentes, mesurées,  
 Ses naseaux lancent deux longs jets de frimas blanc.

Que cherches-tu, Pégase, au milieu de la plaine  
 Poudreuse où tes sabots d'argent se sont posés?  
 Penses-tu rétablir tes cultes méprisés  
 Au coeur d'une génération plus humaine?

Hélas! tu te seras de nouveau fourvoyé!  
 Nous n'entretiens plus la flamme des poètes.  
 Toutes les lyres d'or sont maintenant muettes  
 Et le jeune Apollon, Pégase, s'est noyé.

Mais, si tu veux, j'enfourcherai ta croupe grêle  
 Et, déployant tes vastes ailes de métal,  
 Tu monteras plus haut que la mer de cristal,  
 Cette mer où l'azur à l'or brûlant se mêle.

Hervé BIRON

## Claude Perrin, libraire

### NOTICE

Quand je fis paraître son testament\*, le nom même de Claude Perrin était inconnu de la plupart de ses compatriotes, bien qu'il fût tenu par quelques-uns homme d'esprit.

A quoi faut-il attribuer l'obscurité où il vécut? Claude Perrin lui-même s'est chargé de nous le dire: au fait qu'il n'a de son vivant publié rien. *Fin* est un mot qu'il avait rayé de son vocabulaire: « Je laisse mes livres se faire; ils n'auront d'autre fin que la mienne. »

En outre, il fréquentait peu de gens et, à quelques exceptions près, (dont Roch Laragne et Louis Francoeur, deux fort honnêtes hommes), les plus simples de préférence.

Quant à ses meilleurs amis, ils attendaient peut-être que quelqu'un battît le tambour: je fus celui-là. Puissent-ils maintenant se départir de leur réserve jalouse et nous communiquer à leur tour des propos de Claude Perrin!

Ses bons mots constituent son principal titre de gloire. Ecrire lui était difficile, il aurait voulu toujours écrire pour lui; mais il parlait d'abondance et improvisait les plus jolies choses. Avant tout, Claude Perrin était un causeur.

\*  
\*   \*   \*

Claude Perrin tint une librairie rue Saint-Denis, près de la bibliothèque Saint-Sulpice. C'est une circonstance qu'il omet dans son *Testament* parce qu'il dut bientôt fermer boutique, faute de clients: il n'avait voulu vendre que les livres qu'il aimait.

On ne trouvait en montre chez lui que les classiques. A ceux qui lui demandaient autre chose, il faisait un cours de littérature. Même il critiquait et semblait déprécier sa propre marchandise.

Quelqu'un prenait-il sur la table un LaBruyère: « Les *Caractères* sont admirables si l'on en excepte les caractères proprement dits. Il n'y a rien de mieux écrit que les pensées qui les séparent; mais elles sont trop peu nombreuses. »

Il disait encore: « Balzac est un grossiste. Hugo n'a pas de tête, mais ses poèmes sont beaux comme la *Victoire de Samothrace*. Ce qui me gêne Flaubert, c'est Albalat, ou cet art d'écrire en vingt leçons devant un pommier. Stendhal, qui valait

\* *Les méditations de Claude Perrin*, paru chez Parizeau, Montréal.

bien Nostradamus, a prédit son succès posthume. Sa vogue actuelle prouve au moins une chose : l'acharnement que les hommes mettent à réaliser les prophéties, » etc.

Quelques contemporains trouvaient grâce. Ce sont ceux qui maintenant sont considérés eux-mêmes comme des classiques : Péguy, Proust, Gide et Valéry. Mais leurs admirateurs l'agaçaient et, en leur présence, il blasphémait leurs idoles : « Péguy n'a point les mots qu'il faut pour s'exprimer et malheureusement il a tous les autres. Valéry a écrit de fort bonnes préfaces ; il lui reste à écrire les œuvres. — Mais, monsieur Perrin, le *Narcisse*? — Une contre-partie sérieuse des dialogues entre Sosie et Mercure d'*Amphitryon*. Proust a tiré tout le parti possible du réflexe conditionnel. Dire qu'on a cru voir là-dedans une mystique! »

J'écoutais et, de retour au collège, notais ses propos afin d'ébahir mes maîtres et mes condisciples, car j'avais seize ans et, tous mes congés, je les passais à la librairie Perrin : « Tu fais bien de fréquenter ma boutique. C'est ici que se trouvent les vrais maîtres : Montaigne, Descartes, Racine, Fénelon. » Et Claude Perrin, qui les mettait à ma portée, pour moi les valait tous.

Claude Perrin était enjoué ou mordant, et toujours bon. A cette époque, il devait avoir trente-cinq ans. Il avait les cheveux gris et, quoiqu'il fût liseur, les yeux beaux comme seuls les ont ordinairement les illettrés. Il parlait vite, mangeant ses mots et roulant avec difficulté les r.

Sa femme s'occupait des comptes, de la correspondance et du ménage. Elle parlait peu et contredisait souvent son mari : « Les livres de Maurois ont rapporté beaucoup d'argent à leur auteur. — Oui, répliquait-il, tout l'argent mignon de ses lectrices. — C'est égal, il perce. — Par insinuation! »

Gilberte avait l'air si modeste qu'on semblait grossier près d'elle, et que par gêne on le devenait un peu. Si Perrin lui-même, dans la discussion, allait parfois si loin, c'est qu'elle se débrouillait comme une plage lisse où la vague s'étale...

Le souvenir que je garde de sa femme est mêlé d'admiration et de rancune. Je n'approuve point la façon dont elle s'est conduite plus tard envers Claude Perrin. En outre, une très grande modestie chez une personne laisse toujours fort mécontents d'eux-mêmes tous ceux qui sont venus en contact avec elle.

Sous ce titre, *l'Esprit de Claude Perrin*, j'ai réuni quelques-uns de ses entretiens. Il ne s'agit pas d'un recueil complet ni même d'un choix, mais de ma collection particulière. Aujourd'hui je regrette de n'avoir pris davantage en note. Mais, l'avouerais-je, je prisais encore mal cet homme rare et surtout, étant trop jeune alors, je ne retenais pas le meilleur, mais le plus plaisant à mon goût.

Claude Perrin a dit mille choses que je n'ai pas entendues. On lui en fera dire mille autres, parce qu'on aime à attribuer tous les bons mots à un seul homme, quand il en a fait quelques-uns.

Certains mots que je rapporte ressemblent à d'autres. Claude Perrin n'est pas moins spirituel pour cela. Si trouver un mot est un bonheur, c'en est un autre de le répéter à propos. De reste, il n'y a que des droits d'auteurs : un bon mot finit par une bonne ligne ; celui qui le note se l'approprie et souvent, par scrupule, l'améliore.

C'est peu à peu que les mots prennent le tour vif et concis par lequel ils nous ravissent. Il en est ainsi même des pensées : telle, reprise par LaRochehoucauld, Pascal et LaBruyère, gagne chaque fois !

\*

\*      \*

Claude Perrin était un causeur et, s'il n'avait été si original, je dirais un classique : il en aurait eu les deux principales caractéristiques. En effet, ce que l'écrivain classique dit n'est pas nouveau, mais il le dit mieux que les autres. Il parle toujours en société, où se faire entendre est la première condition pour plaire à tous, et doit par conséquent négliger les idées nouvelles, qui sont obscures. Alors qu'il trouve aisément les mots pour rendre ses idées claires, c'est-à-dire toutes faites, celui qui trouve des idées cherche toujours ses mots.

\*

\*      \*

C'est tout naturellement que je suis amené à parler ici des classiques. En imitant avec succès les meilleurs d'entre eux, les moralistes français, Claude Perrin en a fait le don magnifique à son pays.

La littérature étrangère, comme telle, demeure étrange pour tous. Dès qu'une nation se l'assimile, elle devient son bien et partant nationale. Cette prise de possession ne se fait pas au moyen de la traduction. Celle-ci ne change ni les livres, ni le public, mais seulement les mots. Elle n'acquiert de valeur littéraire qu'aux dépens du sens littéral. Ainsi les tragédies françaises sont appelées de belles infidèles. Heureuse trahison qui a fait goûter des gens de France les drames antiques, dont ni les originaux grecs et latins, ni la pure version n'auraient obtenu leur faveur ! Seule l'imitation permet l'assimilation. Pour que des auteurs passent de leur pays à un autre pays, il faut qu'il y ait transsubstantiation de leur chair en la chair d'un ou de plusieurs de ses propres écrivains.

Si méchantes que soient les tragédies de Ducis, par exemple, elles ont fait plus dans leur siècle pour la gloire de Shakespeare en France que l'exemplaire de ses oeuvres qui se trouvaient au Louvre depuis cent ans. Et c'est faute d'imitateurs que LaFontaine et Racine ne sont guère lus qu'en France et sont condamnés à en demeurer les écrivains les plus caractéristiques. Hors de leur pays d'origine, comme tirés de leur contexte, ils prennent figure de morceaux choisis.

Il arrive que l'imitation soit supérieure au modèle. Sénèque efface son maître Attale et Montaigne, Sénèque. Amyot remplace Plutarque. Impunément Molière plagie. Il arrive aussi que de nobles écrivains s'encanaillent à l'étranger, comme les Jésuites qui jurent et crachent par terre pour entrer au Mexique ou en Russie. Qu'il me suffise de citer en exemple ce que sont devenus Veillot et Bloy au Canada! Le mot *avatar* prend bel et bien le sens d'*avaric*.

Je ne dirai pas que Claude Perrin a surpassé les moralistes français. Mais, du moins, il ne les a point dégradés. Quelle transformation leur a-t-il fait subir pour les naturaliser? Que trouve-t-on dans son oeuvre qui ménage la transition entre ses modèles et ses lecteurs canadiens? Quelque chose de jovial et de fort comme cet alcool qu'on ajoute pour nous aux vins de France.

## I

### EN CONTRE-BAS

... mardi dernier, je suis donc allé chez Perrin, rue Saint-Denis, près de la bibliothèque Saint-Sulpice.

En contre-bas, sa librairie rappelle qu'il faut s'enfoncer pour s'élever... La façade en pierres grises, salies de suie, annonce de vieux bouquins poudreux; mais la montre, une fenêtre, contient des classiques *Garnier* tout neufs et la vitre brille comme une bulle de savon. A la porte, qui s'ouvre sous un escalier, est appendu un écriteau: LIRE, C'EST ÉLIRE.

Quand j'entrai, une clochette sonna; je descendis encore une marche.

Assis à une grande table, un homme large d'épaules et vêtu d'une grosse chemise à carreaux boutonnée jusqu'au cou, baisa un peu un livre ouvert, montrant des cheveux en brosse et deux yeux durs. Au lieu de me dire: « Pour vous, monsieur? », il me pria d'une voix sourde de m'asseoir, et continua de lire.

Au milieu de la petite pièce, il y a un tapis bleu et une rangée de chaises en paille. (« Rien, me dit plus tard Claude Perrin, n'attire plus la clientèle que des chaises. »)

Pour tromper mon attente, j'observai le lieu et le maître de céans. La tête de Claude Perrin est belle et ses mains longues

et délicates semblent plus propres à tourner des pages qu'à manier des livres; mais le corps et les membres sont assez gros, le cou court. Quant à la librairie, sans comptoir ni caisse, tous les livres rangés dans les armoires vitrées, elle ressemble peu à une boutique. Commerce ne signifie plus là que bonne société et conversation.

Mon attente fut brève. Au bout de quelques minutes, Claude Perrin venait à moi :

— Vous êtes un élève des Jésuites?

— En effet, lui répondis-je, surpris.

— Il y a un air commun à tous leurs élèves. Mais ne prenez pas cette remarque en mauvaise part; elle n'est pas désobligeante, au contraire.

Claude Perrin s'assit :

— Si je vous disais qu'un jour, à Paris, dans la foule de midi, un inconnu m'aborde: « Vous êtes un ancien élève des Jésuites, n'est-ce pas? J'en suis un, moi-même. » Sans l'examiner, j'en étais sûr. Et cependant, entre nous, il y avait toute la différence de deux mondes: il était Egyptien et moi Canadien.

Alors je lui appris que sa boutique m'avait été recommandée par mon oncle Roch Laragne.

— En voilà un qui fait exception à la règle, dit-il. Personne n'a moins l'air du collègue que mon vieil ami Laragne! Il faut dire aussi qu'il en a été chassé. Roch était le plus fort. Mais il y a longtemps que je l'ai vu...

Survint une vieille femme en noir.

— Si vous n'êtes pas pressé, me dit Claude Perrin, je vais m'occuper d'elle. Nous pourrions ensuite parler à notre aise. Cela ne sera pas long. Je n'ai rien pour elle.

Puis, se retournant :

— Asseyez-vous, madame, je vous prie.

— Non, je désire jeter un coup d'oeil alentour. Cela m'inspirera peut-être. Je n'ai pas d'idée encore de ce que je vais prendre.

— Les titres ne disent rien, madame. Ce ne sont que des épilogues.

— Sans doute, mais le nom d'un auteur, parfois... Tout en parlant, la vieille femme s'approchait d'une bibliothèque.

— Un grand nom fait lire plus de sottises qu'un autre. Je vous en prie, madame, asseyez-vous. Moi, je sais ce que je veux.

La vieille céda.

Claude Perrin tira pour elle d'un rayon un petit livre dont il lut à haute voix le titre: *Les Fables* de Jean de LaFontaine.

— Mais c'est une plaisanterie, monsieur? A mon âge, on ne lit pas de fables.

— Alors, quand vous les lirez, madame, vous reviendrez.

Après avoir fermé la porte derrière elle, Claude Perrin sourit :

— Je ne la reverrai pas de sitôt, j'ai bien peur. En général, les vieilles femmes et les laides me répugnent. Par-dessus le marché, celle-ci était d'une sorte qui m'horripile plus que tout : petite et vive. Je partage bien l'idée des femmes laides sur les autres femmes, mais c'est le seul terrain d'entente qui existe entre nous. Revenons à Roch Laragne. Je garde un souvenir très vif de notre dernier entretien.

Il se prit à marcher de long en large en silence, les mains derrière le dos, la tête penchée. Enfin il s'arrêta pour commencer le récit suivant : « La guerre avait éclaté. Pourquoi ? La raison est simple : l'ambition, l'intérêt, le désir de faire parler de soi, l'emportèrent ; et la guerre fut résolue. Une feuille politique me prit à partie pour un article où je déclarais n'avoir plus que des ennemis... » Claude Perrin tira d'une poche de sa chemise une cigarette et Palluma. « Par parenthèse, la guerre m'est odieuse, me confia-t-il. Elle exalte les faibles d'esprit. C'est le règne des fanatiques, des menteurs, des lâches, des paresseux, des hypocrites. En cette disposition, mon intérêt me dictait le silence ou le camouflage ; mais la manie de s'exprimer oblige l'écrivain qu'elle possède à jouer toujours à qui perd gagne : je m'étais compromis avec application. » Claude Perrin se remit à arpenter la boutique : « Toutefois, reprit-il, délaissé de mes amis, mécontent de ma vie, je ne devins guère plus sombre à cause d'une diatribe publiée contre moi dans une feuille. Même, je l'aurais oubliée, n'avais-je aussi lu dans cette feuille un éloge du capitaine Roch Laragne. Il avait mérité une décoration militaire et le pays lui préparait un triomphe. Cette nouvelle m'avait bien amusé.

« Quoique l'on annonçât son retour prochain, je ne m'attendais point à le revoir avant longtemps. Aussi grande fut ma surprise, à quelques jours de là, en apercevant à ma porte notre héros. Roch avait perdu ses cheveux, mais sa calvitie n'avait rien de risible, sa tête étant bien faite ; et la mienne, devenue grise, ne m'enlève pas cet air vieux que j'ai toujours eu. C'est tout le changement que, de part et d'autre, sans doute, nous pûmes observer. L'abord fut aisé ; la conversation presque tout de suite des plus rafraîchissantes : nous ne respectâmes rien, tellement que ma femme, présente au début de notre entretien, dut bientôt nous tirer sa révérence : « C'est pas des bouches que vous avez, lança-t-elle, c'est des fours crématoires ! » Le fait est que nous avions commencé par faire une véritable hécatombe de nos importants. Mais ce ne pouvait être bien méchant ; Roch a un grand fond de gentillesse. « Le Canada, disait-il, est le pays le plus gai du monde, parce que ses habitants sont tous ridicules. »

« Épuisés les principaux sujets, les femmes, l'amour, l'argent, la gloire, le bonheur, notre entretien devint obscur et mé-

taphysique; et, comme le jour baissait et que Gilberte n'était plus là pour allumer la lampe, nous ne nous voyions presque plus à la fin : vrai dialogue aux Enfers, deux ombres et des idées tout abstraites.

« Je découvris alors que Roch était arrivé à une philosophie diamétralement opposée à la mienne. Tandis que je m'étais abîmé dans l'égotisme, il s'était détaché de son moi au point de le considérer comme une simple impression. Du moins, après mes confidences, afficha-t-il pareille divergence avec moi; car il se peut que ma position extrême l'ait jeté à l'opposé. Toujours est-il qu'il ne voyait chez tous que ressemblance et niait toute différence, allant jusqu'à mettre en doute qu'on pût s'isoler et dire seul sans s'oublier.

« Laragne niait aussi le caractère national: « Ce qui fait, par exemple, que les Français se distinguent des Anglais, prétendait-il, est l'oeuvre, la volonté d'une élite. C'est un produit de culture, donc du petit nombre: docteurs, spécialistes, historiens et politiciens surtout. Cependant les élites des divers pays se ressemblent; c'est donc qu'elles privent les leurs d'une part de leur bien. » Mais, comme j'avais soulevé plusieurs difficultés et qu'à la fin je le pressais de m'avouer s'il était sûr de ce qu'il avançait: « L'homme, admit-il, ne sait que dire: *c'est comme si*. A combien une comparaison tient lieu d'explication! On s'est débarrassé du problème de la connaissance en la comparant à une digestion! » Trop souvent en effet comparer est conclure. Ainsi devient aussi et comme dans l'histoire de la langue, d'une comparaison, on fait une conséquence. »

Claude Perrin s'assit à côté de moi :

— Votre oncle était un causeur. Mais, ajouta-t-il, nous ne causons plus. Nous n'en avons plus le temps. Nous suivons un si grand nombre de concerts, de spectacles et de conférences que nos loisirs ressemblent encore à du travail. C'est le règne des orateurs, des virtuoses et des acteurs, en un mot des autres! »

Je lui dis être ravi de son accueil et promis de revenir souvent à sa librairie pour causer et acheter des livres.

— Au fait, m'interrompit-il, vous désiriez sans doute un livre! D'ordinaire, je mets l'offre avant la demande, en bon marchand. Pour vous je veux faire exception.

En réalité, sa manière de provoquer la vente, c'était la suggestion, le conseil, au besoin la persuasion et, au cas de mésentente, l'expulsion du client.

— Je ne veux pas de privilège, lui répondis-je. Je prendrai un livre de votre choix. Mon oncle Laragne m'a dit que vous seriez pour moi un guide sûr.

— Alors je m'ingénierai à vous composer petit à petit la meilleure bibliothèque. Voici d'abord un Malherbe, car il faut commencer par la poésie. Ce pur poète prouve bien que la versi-

fication française tient dans une seule règle, qui est de bannir la facilité naturelle, cette présomptueuse ignorance, pour accéder à une aisance supérieure à force d'exercice. Il y a de beaux poèmes en vers libres, mais, à côté de ceux-là, que de méchantes élucubrations! tandis qu'on ne trouve que de bonnes choses en alexandrins pourvu qu'ils soient sans chevilles.

Content de mon achat et de ma première entrevue avec Claude Perrin, j'allais prendre congé de lui quand Olivar Asselin entra dans la boutique :

— Je suis furieux, dit-il à Claude Perrin sans plus de préambule. On m'a supprimé une ligne!

— Elle va devenir fameuse, fit Claude Perrin.

— Quelle peur des mots dans notre province! s'exclama Olivar Asselin. J'y suis en butte depuis le commencement de ma carrière.

Il s'agissait de la dernière ligne d'un éreintage où Olivar Asselin traitait un de nos méchants poètes de trou du cul, expression qui avait paru à son prote excessive.

Claude Perrin lui fit une vraie remontrance, car, disait-il, « les idées sont toujours à l'étroit dans les gros mots. » Olivar Asselin l'écouta jusqu'au bout comme un écolier pris en faute.

Pierre BAILLARGEON

### *Plainte alternative en majeur et en mineur*

Moi, j'attendais à l'aurore  
Que tu viennes m'éveiller.

— Attends ce réveil encore:  
Moi, j'ai mon âme à veiller.

Elle n'est pas plus fidèle,  
Et je suis plus sage aussi!

— Pourtant, je reste, car elle  
Est mon âme et mon souci.

Elle te prépare au gouffre  
Et t'écrase de fardeaux!

— Mon enfant, c'est Dieu qui souffre:  
On a rompu tous ses os...

Réginald BOISVERT

## Les Juifs et l'armée

La colonie juive de Montréal a célébré le centenaire d'Ezekiel Hart. Elle en a profité pour évoquer les luttes parlementaires qui ont précédé l'affranchissement des Juifs au Canada. On a surtout rappelé l'ostracisme qui frappa le député des Trois-Rivières à cause de son caractère de fils d'Israël. En plus des déboires politiques de cette minorité agissante, on aurait pu rappeler l'interdit que les chefs anglais de l'armée canadienne imposaient aux Juifs qui désiraient embrasser la carrière des armes.

Les Hart, en particulier, tentèrent vainement d'acquérir les galons dorés qui leur auraient ouvert les salons les plus élégants.

Moses Hart, le plus ambitieux et le plus puissant des fils d'Aaron, fut le premier à éprouver la rigueur de l'exclusion britannique. En 1826, il écrivait à lord Bathurst de son encre la plus mordante :

« Pour moi, je n'ai obtenu de grade qu'une fois et c'était comme officier de police. Lorsque j'étais jeune homme, je m'étais imaginé que je pourrais faire partie d'un état-major. J'avais étudié au complet l'art français de la guerre et je m'étais procuré à mes frais un splendide uniforme afin d'entrer dans un régiment de Montréal à titre de simple soldat. A plusieurs reprises, j'ai vainement demandé un grade dans la milice. Mon ardeur martiale se calma vite quand je vis mes voisins obtenir facilement tous les grades et surtout quand je m'aperçus que ces derniers avaient été accordés à un commis que j'avais congédié pour incompétence ».

Un des fils de Moses, Areli-Blake, renouvela fréquemment les tentatives de son père, mais sans plus de succès. La correspondance qui nous est restée de ce personnage nous en laisse une impression déprimante. Il semble avoir été maladif et peu doué. Son père le morigénait sans cesse : « Ton écriture est mauvaise et ton style encore pire ». Il était resté craintif, privé de toute initiative et, par surcroît, peu fiable. Il lui arrivait de vider la caisse paternelle pour acheter des robes à une servante de la famille, nommée Lisette, ou de vider les tablettes du magasin pour rendre ses supplications plus éloquentes. Moses Hart passait parfois des mois à Québec, à Montréal ou à Laprairie. Il dut adjoindre à son trop généreux fils des commis stylés chargés de surveiller la marchandise et le tiroir à argent.

Dès l'âge de 17 ans, Areli-Blake avait tenté d'obtenir un grade de milice. Le 14 mars 1821, le secrétaire du gouverneur l'avisa qu'il lui fallait avant tout la recommandation d'un commandant de bataillon.

Cette formalité dut tarder. Quelques mois plus tard, un officier signant L.-A. Thomas se plaignit que Moses Hart et son fils l'avaient diffamé au moyen de lettres anonymes, sans doute par vengeance. Thomas ne poussa pas plus loin ses menaces.

Le jeune homme tourna les yeux vers Sainte-Anne de la Pérade. Le secrétaire du gouverneur, J. Hale, avisa Moses Hart, le 23 avril 1822, que son fils n'était pas éligible à un grade dans le bataillon de cette paroisse. Il fallait, en effet, demeurer dans la place. De plus, on n'avait aucunement songé à désigner des officiers pour le bataillon de Sainte-Anne.

Les démarches se poursuivirent sans relâche, car les Hart possédaient une réserve immense de ténacité. Les autorités invoquaient toutes les raisons imaginables afin de ne pas révéler le motif véritable de leur refus.

Le gouverneur finit par épuiser les faux-fuyants. Le 2 décembre 1826, il fit écrire son secrétaire :

« Monsieur,

« Son Excellence le Gouverneur-en-Chef me prie de vous faire savoir qu'à la suite de ce que vous lui déclarez des difficultés qui se sont présentées dans l'obtention d'un grade de milice pour votre fils il a fait enquête et qu'il découvre que deux objections insurmontables s'opposent à ce qu'il obtienne un grade: la première soulevée par sa religion et l'autre son incapacité naturelle le rendant inapte à détenir un grade.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble serviteur,

A. W. Cochran, sec.

Moses Hart poursuivit ses démarches. Il possédait sur la famille de Courval, aux Trois-Rivières, un ascendant considérable. Il n'éprouva donc aucune difficulté à obtenir la recommandation désirée. Le commandant trifluvien reçut la réponse suivante :

Bureau de l'Adjudant-Général des Milices,  
Québec, 11 juin 1827.

« Monsieur,

Son Excellence a qui j'ai remis la liste d'officiers que vous me proposez pour votre bataillon l'a approuvée, à l'exception de M. Areli-Blake Hart pour lequel il a fait la remarque et question suivante :

« Areli Hart is he not one of the family Hart of the Jew Religion, if so he cannot hold a commission ».

Je vous prie de me répondre à cela aussitôt que possible.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

votre très humble serviteur,

F. Vassal de Miville

Adj. Gen. M.

P. de Courval, Ecuyer  
Lieut. Col.

Areli-Blake Hart ne prit connaissance de cette lettre que six mois après son père. Il avait passé l'été aux États-Unis. Ce texte le mit dans un état de rage folle. Il écrivit à lord Dalhou-

sie une violente diatribe où il se plaignait de l'intolérance britannique et lui reprochait d'appliquer la peine de mort dans le cas de 200 délits alors que les Américains n'enlevaient la vie que dans la répression de trois des crimes les plus graves.

En 1829, Areli-Blake se rendit en Angleterre pour connaître quelques-uns des financiers et des commerçants avec lesquels traitait son père, mais aussi dans le but de se dégourdir, de voir du monde, de débourrer son esprit. Hélas! le résultat fut qu'il embarrassa les Londoniens, qu'il ennuya fort la colonie juive où il dut surtout fréquenter et que, ayant mis pied sur le continent, il fut recueilli par une douce Florentine qu'il épousa et quitta presque aussitôt pour revenir à son père. Cette aventure ne devait pas l'empêcher d'épouser plus tard aux Trois-Rivières une gracieuse Ecossaise, Julia Seaton, après avoir divorcé de sa première épouse.

Ce voyage n'interrompit aucunement les démarches des Hart auprès des autorités militaires. De Paris, le 12 avril 1830, Areli-Blake écrivit à son père :

« Demandez à sir James Kempt un grade dans la milice pour moi. Plusieurs Juifs sont officiers dans l'armée française. Il existe plus de liberté religieuse en France qu'aux Etats-Unis. Les Juifs sont très respectés parmi les Français. »

Moses Hart renouvela immédiatement ses pressions sur les autorités pour faire pénétrer son fils dans les cercles dédaigneux de la milice. Le 27 mai 1830, l'adjudant général de la milice, P. Vassal, répétait une fois de plus — sans se douter de l'ironie de ce prétexte — qu'il fallait d'abord obtenir une recommandation.

Areli-Blake attachait beaucoup d'importance à ces tractations. De Marseille, il écrivait, le 23 juin 1830, à son père :

« Parlez au gouverneur au sujet d'un grade dans la milice pour moi. J'espère que si sir James (Kempt) est aimé par la population il m'accordera probablement ce grade dans l'un des bataillons de la province, et envoyez-moi la réponse. »

Durant tout son séjour en Europe, le fils Hart semble obsédé par l'émancipation juive. Le 26 novembre 1829, il écrit de Londres :

« On rapporte ici que Rothschild a acheté une partie de l'Empire Turc pour les Juifs. Il est comte prussien, chevalier russe, consul autrichien et agent pour l'Autriche (sic). Il est l'homme le plus riche d'Angleterre et, à titre de noble étranger, il a donné récemment un « Grand Dejoué à la fouchet ».

Plus loin :

« Il se publie à Londres un journal juif appelé le *Prospectus*. Avez-vous l'intention d'y souscrire? »

Il fréquente constamment les lieux de piété et, comme il rend compte de toutes ses dépenses à son père, il n'est pas étonnant qu'il écrive : « Il m'en a coûté à la Synagogue £ 2.76 », ce qui était cher, en effet, pour une quête.

A Paris, il continue à se préoccuper des luttes que se livrent les parlementaires britanniques autour de la question juive :

« Le bill des Juifs, écrit-il le 12 avril, a été lu en première lecture et subira sa deuxième lecture le 24. Il passera certainement. Le gouvernement, M. Peel, le duc de Wellington et les ministres du roi ont pris la chose en mains et ont donné leur parole d'honneur qu'ils le supporteraient. Le bill accorde aux Juifs tous les droits des chrétiens. J'ai entendu dire qu'aussitôt que le bill sera passé, Londres aura un demi-million de Juifs au lieu de 18,000 comme aujourd'hui ».

Hélas ! Le parlement de Westminster n'était pas prêt à placer la nation juive sur le même pied que les autres. La province de Québec devait précéder l'Angleterre de vingt-six ans dans cette voie libératrice.

Un autre Hart, Samuel-Bécancourt, cousin d'Areli-Blake, et fils d'Ezequiel devait susciter les réactions qui aboutirent à l'affranchissement complet des Juifs du Québec. Le 7 février 1831, alors qu'Areli-Blake poursuivait son tour d'Europe, il adressa une pétition à la Législature pour se plaindre de ce que son nom avait été rayé d'une nomination de juge de paix à cause de sa religion.

Un réformiste, John Neilson, proposa une loi (1, Guillaume IV, chapitre 57) que les Chambres adoptèrent presque sans discussion. Le texte de cette législation se lisait ainsi :

« Vu qu'il s'est élevé des doutes, si par la loi, les personnes qui professent le judaïsme ont le droit à plusieurs des privilèges dont jouissent les autres sujets de Sa Majesté en cette province : Qu'il soit donc déclaré et statué que toutes personnes professant le judaïsme, et qui sont nées sujets britanniques, et qui habitent et résident en cette province, ont droit, et seront censées, regardées et considérées comme ayant droit à tous les droits et privilèges des autres sujets de Sa Majesté, ses héritiers et successeurs, à toutes intentions, interprétations et fins quelconque, et sont habiles à pouvoir posséder, avoir ou jouir d'aucun office ou charge de confiance quelconque en cette province ».

Lord Aylmer ne semblait pas plus judéophile que Dalhousie. Il réserva le projet de loi à la sanction royale. Guillaume IV le signa sans sourciller.

L'Angleterre ne devait adopter une telle politique qu'en 1858.

Hervé BIRON

### *Épigrammes*

Ce qui devient essentiel, chez celui qui écrit trop, c'est sa manière, pour ne pas dire sa manie.

\* \* \*

Les bons auteurs ne méprisent pas les idées reçues ; tout leur effort consiste à les augmenter de quelques autres.

## Le bracelet

Vint au hameau un nouveau dont on ne sut rien.

Il dit se nommer Droumaire, ce qui était nom d'homme, et ne prêtait pas à penser.

Il fut toujours sans dire son lieu de vie avant le hameau, et fut par accoutumée sans grandes paroles. Tout ça pour bien esbaudir le Daumier aux yeux curieux, et Lorgneau, et les autres.

Mais Droumaire est adroit de ses mains. Avec des aulnes, il tisse des paniers cambrés comme des reins de pucelle, et qui vous en ont la finesse, la douceur, et le beau. Et hors ces paniers, il tisse aussi maintes choses, des hottes, et des étuis. Il a même fait des chapeaux qui ont plu aux femmes.

Et pour la Bernadette Loubron, malgré le mari qui serre les poings et rage avec des yeux durs, il tisse un bracelet.

Une chose menue, faite de petits aulnes au galbe doux. Des treillis à dessin, et fins, et comme avec un rythme et des lettres de langues étrangères qui se devinent dedans. Il le lui passe au bras en disant :

— Tu vois la Bernadette, il s'étire, glisse sur la main, et puis revient sur la peau, qui est belle.

Il a regardé le Loubron rageur, et il a souri, et il s'en est allé avec toujours le sourire.

Le Loubron a blasphémé, la Bernadette a haussé les épaules, mais en dedans d'elle-même, depuis que le bracelet lui a touché la peau, il se fait des drôles de choses, comme des poussées de chaleur, et puis de froid. De bien drôles de choses chez une jeune et belle femme comme la Bernadette.

Alors on sait qu'elle a revu le Droumaire, allez ! à cause de ce bracelet.

Sans grand émoi du hameau, qui ne s'aperçoit de rien, mais à la rage du Loubron, qui lui voit bien ce qu'a fait le bracelet, et veut, dans son coeur, tuer Droumaire. Toujours sans que le hameau sache ce qui se passait.

Ce qui est pour dire que Droumaire, même en portant beau, et même en étant cajoleur de femme, a son grand talent de tisserand d'aulnes, et son silence quotidien qui plaisent au hameau. On a donc pour lui grand respect, et on le salue, et on cause volontiers avec lui. D'autant plus, voisin, que Droumaire chante fort et bien, et fait agilement la danse vive des soirs de bals. On lui pardonne donc tout, et on l'aime sans le connaître.

Donc Droumaire vit heureux, à chanter, à danser la grande gigue, à tisser ses paniers, et quand une femme lui plaît à lui tisser un bracelet qui toujours la fera se donner sans hésiter.

Et vit aussi, en grand bonheur, le hameau paisible, accroché à la montagne, avec la plaine à gauche, en bas, et la mer en face, au pied des falaises.

Vit les jours des mois et des saisons, et passe sous les soleils froids, et les soleils chauds, et les grands vents d'hiver, et ceux plus courts et sautillants de l'été vert d'herbe et bleu de mer.

Vit les jours de longues vagues atroces et de mer en écume, et de barques en détresse, et de femme qui garnissent les crêtes de falaises en se criant des avé pour que reviennent saufs les hommes.

Vit ainsi tant que Droumaire qui était survenu est maintenant plus que jamais un du hameau, et en connaît tous les secrets.

Ainsi donc, un matin, c'est autre arrivée.

Mais cette fois en sachant qui et pourquoi.

Entre la Clémence, par le chemin du roi, valise au bras.

Qui vient pour enseigner les choses de livre aux petits du hameau.

On l'a demandée au curé du Grand Village, dans la plaine. Et c'est lui qui l'envoie.

Bien jeunette, a-t-on dit, même qu'elle est savante.

Arrive donc cette fille, bien jeunette, et savante, allez!

Et belle.

Des yeux sonores, et des cheveux comme du métal noir. De teint moite et brun, et brun aussi à l'échancrure de la robe, sur la peau des bras, sur les mollets bien en chair mais sans gros-seurs.

Avec ça qu'elle a grand sourire et dents blanches, et voix qui chante, et paroles belles pour tous.

Même pour Droumaire qu'elle voit un soir de beau temps où le hameau est sur le pas des portes, et où Droumaire va d'une clôture à l'autre, causant celui-ci, causant celui-là. Les femmes surtout.

Il faut dire qu'à part le bracelet fait à la Bernadette Loubron, il y a l'autre destiné à la fille Lorgneau, et puis une demi-douzaine comme ça, à toutes celles qui lui ont plu. Dix femmes quasi du hameau qui ont eu le bracelet, et qui en ont senti la force de charme, et qui ont voulu pour le Droumaire ce qu'elles refusaient à d'autres.

Vient donc, ce soir-là, à passer Droumaire devant la maison de la mère Abram, où loge la Clémence.

Et la Clémence est elle aussi sur le pas de la porte, à boire le beau soir.

La voit Droumaire, si belle et jeune, et pleine de feu. Alors il crie de sa voix joyeuse.

— Hé donc, la belle fille, si jeune et si seule?

A quoi Clémence répond par un sourire.

— Il faudra que je te fasse un bracelet!...

Droumaire s'accouda à la clôture et attendit voir ce que dirait Clémence.

Elle dit...

— Ce bracelet, il sera d'or?...

Voilà bien réponse de fille savante, accoutumée même aux répliques à faire aux beaux gars.

— D'or, non, a dit Droumaire, mais d'aulnes aux reflets d'or. Tiens, des aulnes comme des fils, comme des brindilles, comme des cheveux de fille blonde. Et c'est tressé comme ceci, et comme cela, pour que bien les dessins se fassent.

Et de ses doigts il montrait le travail à faire, et l'on semblait voir surgir la tresse en joyau, le tissu merveilleux, le bracelet dont Droumaire connaissait la valeur marchande auprès du corps des femmes avides.

Clémence regardait les doigts agiles et sûrs qui montraient aussi, en plus des bracelets à venir, les autres joies qui ne sont point vaines dans un hameau sans joie.

En parlant et en tissant dans le vide, Droumaire s'approcha un peu plus, vint au perron, s'assit aux côtés de Clémence.

De ce jour il fut avec elle. On ne les vit qu'ensemble.

Inlassablement.

Se passèrent les jours et les semaines. (Il en est ainsi dans tous les récits. Adviennent des choses, puis elles doivent durer pour en provoquer d'autres, et tant qu'elles durent rien ne se produit que les choses déjà dites, mais dont on ne peut plus dire, tant elles n'ajouteraient rien au récit, voisin.)

Se passèrent, ce fut dit, assez de semaines pour que le hameau sache que Droumaire et Clémence en ont gros l'un pour l'autre, de cet amour.

Et la nouveauté du Droumaire assagi et de la Clémence fréquentée n'en est plus une, et faute d'avoir de quoi dire, les langues se sont tues.

Et quand il ne se sentit plus autant épié, le Droumaire fit ce à quoi il fallait s'attendre.

Un soir il mena Clémence au champ de foin de Boutillon, près de la grosse meule.

(Voisin, tu sais bien ce que Droumaire dit à Clémence, et ce que Clémence dit à Droumaire. Et ce que Droumaire fit à la Clémence, tu le sais d'autant plus qu'il lui fit un bracelet, avec le foin sec de Boutillon, et que jamais il ne se vit plus beau joyau sorti des mains et des doigts du beau mâle.)

Tant d'imprudences ne pouvait être sans suite, et voilà la Clémence en mal d'enfant.

Mais elle est timide, et l'enfant croît, et les gens se le montrent, et toujours elle ne dit rien à Droumaire.

Encore qu'elle soit si timide, elle ne l'est pas tant que le secret doive ou puisse rester. Un jour, elle dit.

— Tu sais qu'il nous faut maintenant les épousailles?

Mais lui que les épousailles effraient, rit fort et haut.

— Allons donc, t'es pas heureuse, comme ça!

— Que si, je le serais, mais je te fais un enfant, vois-tu!

Alors tombe le visage du tisserand et luisent ses yeux.

— T'as bien dit que tu me fais un enfant?

— J'ai dit ça.

— Et c'est comme ça que tu m'apprends ces nouvelles?

— C'est comme ça.

Clémence a retrouvé la voix et l'audace. Elle n'est plus timide.

— Et de quel droit que tu me fais ça à moi, un enfant, continue Droumaire? C'est ma récompense? Je te donne du bonheur, et tu le gâtes en faisant un enfant. Comme une chienne en chaleur qui fait ses portées à tout coup. Je suis beau, moi!...

Clémence se fâcha.

— Et moi, ça me plaît, tu crois, ce petit que j'ai? Tu crois donc que je te le fais par plaisir, le marmot?

— Y'aurait plus que tu le fasses autrement! Y'aurait plus que tu sois assez niaise pour ça!

— Voilà que je suis niaise, maintenant!

— Tu n'as pas le droit de me faire des enfants, et si tu en fais, tu t'arrangeras avec.

Clémence serra les dents.

— Alors, pas de mariage?

— Moi, te marier? Tu es folle? Même que je te le dis, tu regretteras de me l'avoir donné, ce petit. Tu regretteras ça. Tu verras qu'on ne se frotte pas à Droumaire en vain.

Et il partit sur cette menace, marchant vers la nuit, disparaissant dans le noir.

Clémence resta seule. Longtemps seule à songer.

Au matin, elle ne fut pas en classe. On alla à ses nouvelles, puisqu'elle n'était pas sortie de sa chambre.

On la trouva en bien grand mal, le mal que l'on a des enfants. On sut que c'était proche, et les femmes vinrent pour porter l'eau, et dire les conseils, et faire tout ce que les femmes font quand ces choses arrivent.

On se douta bien, ne voyant pas Droumaire au chevet de Clémence, et ne le voyant pas non plus dans le hameau, que c'était lui qui avait ainsi avancé les choses, avec des paroles et l'abandon.

Clémence ne le dit pas aux femmes qui voulaient savoir. Elle souffrit et mit au monde son marmot. Qui vint beau et plus gros qu'on ne s'attendait.

Mais il se poussa grands cris d'effroi et d'horreur quand on vit mieux le petit, qu'il fut lavé, et qu'on le coucha, nu, sur le dessus de la commode.

Car il avait au cou, bien dans la chair et dans la peau, les mêmes dessins, les mêmes lettres de langues étrangères qui se voyaient sur les bracelets de Droumaire le tisserand d'aulnes.

Clémence sut que le Droumaire n'avait pas menacé en vain, car en plus de ces empreintes sur le cou du petit, il y eut aussi que le Droumaire ne reparut jamais, et que la Clémence ébranlée perdit la raison.

Yves THERIAULT

### *Le Saint-Maurice*

Tu prends ta source au coeur des réserves indiennes  
Où les froids éternels stérilisent le sol.  
Les oiseaux migrateurs y suspendent leur vol  
Quand descendent les vents des toundras sibériennes.

Des ruisseaux indolents joignent leur onde aux tiennes,  
Et ton flot, resserré dans l'immuable col  
Des montagnes, s'élançe en un cours rude et fol  
Où rapides, cascades, chutes magiciennes

Changent en flocons blancs tes bruissantes eaux.  
Puis tu reprends ton cours aisé dans les roseaux  
En entraînant de lourdes bûches d'épinette.

Tu fais tourner sans fin d'énormes dynamos  
Pour que Metropolis, plus vivante et plus nette,  
Masque aux yeux des passants ses tares et ses maux.

Hervé BIRON

## Les saupiquets

Ce sont les virtuoses de la pensée. Ils possèdent dans l'abstrait tous les raffinements de sens des autres artistes : comme un peintre, ils voient les nuances, les fractionnent, les dégradent, les éteignent à la limite du possible. Ils ont aussi la délicatesse de toucher des sculpteurs ; de leurs doigts fins d'intellectuels, ils drapent, modèlent, retouchent. Leur dernier coup de pinceau est souvent l'ironie.

Pour eux, les mots ont la souplesse des sons, et les phrases l'harmonie d'un accord. Musiciens de l'abstrait, ils perçoivent des échos insoupçonnés. Mais ils dédaignent le calembour ; ils l'entendent en eux, cela leur suffit. Exigeant pour lui-même, leur esprit leur interdit des manifestations si faciles.

Avez-vous déjà vu un subtil parler ? Avez-vous suivi dans son regard les jeux de sa pensée ? L'éclat des yeux miroite ; on sent que l'âme douée de mobilité, flexible, vibre, mieux vit. Ils sont si l'on peut dire des impressionnistes de l'intelligence : apparemment simplifié, le résultat de leur travail est comme une caricature, à la fois analyse et synthèse. Mais à la différence des caricaturistes, les subtils n'ont jamais terminé leur tâche. Ils ne travaillent pas la matière, la glaise, le papier ou le clavier. Sans bouger, les saupiquets évoluent dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire, ils pensent. Penser, c'est essentiellement recommencer. Et toujours ils recommencent, car la nuance vient nuancer la nuance.

Le subtil n'avance point ; il n'est pas l'image de la marche, mais de la danse. Il piétine direz-vous ? Peut-être. Mais il piétine avec grâce, au son de sa musique intérieure.

Philosophe par excellence, le subtil n'aspire point à trouver ; son jeu ne va pas au delà du jeu. D'aucuns trouvent que le subtil perd son temps et en fait perdre aux autres. Parfois. Car le subtil n'est pas toujours génial ; ses expressions ne passent pas toutes en maximes. D'ailleurs, il a du temps une notion bien gratuite. Il n'a peut-être pas de bon sens, mais il est sûrement dans le bon chemin ; il prépare la voie à d'autres subtils, disciples qui surpasseront peut-être le maître.

Vous, vous trouvez que le subtil est ennuyeux ? Mais non ! Preuve : il a ses lecteurs, ses auditeurs, et même ses enthousiastes. Il a aussi il est vrai, ses détracteurs : ceux qui défendent le bon sens. On reconnaît souvent au subtil presque du génie, mais jamais du talent. Le subtil n'est pas homme de bon sens ; il évolue dans tous les sens. Sollicité de toutes parts lorsqu'il raisonne, traqué pourrait-on dire, il ne choisit pas et accepte toutes les suggestions du hasard, toutes ses idées. Il joue avec elles, et elles jouent avec lui. Il est heureux : il pense. Pourquoi serions-nous ses ennemis ?

Il est paradoxal, il déforme tout. A travers lui, on voit la réalité comme à travers un prisme: tout est coloré, peut-être plus beau, mais tout est déplacé. Naturellement, si vous voulez philosopher avec grand sérieux, le subtil vous semblera gênant. Vous, vous cherchez le vrai, le juste et vous voulez que tout soit à sa place. Vous posez vos mots comme des pavés; vous voulez édifier. Lui, il jongle. Alors, pas moyen de jouer avec vous. Vous perdez beaucoup, car le subtil est agréable causeur. Il vous aide à donner forme à vos idées, puis il parle à son tour; il est un peu bavard, mais avec de longs silences dont vous profitez pour subtiliser à sa subtilité votre conversation. Et ainsi, chacun se montre satisfait; chacun, à son tour, a pû parler, commerce charmant.

Le subtil est un enfant terrible; il a des réactions imprévisibles. Par de petits chemins, il vous conduit; vous admettez sa tutelle, elle vous charme même. Puis soudain, il vous laisse, comme tout seul à un grand carrefour; et vous demeurez désarmé avec sa dernière idée pour toute compagnie. Vous voudriez discuter, défendre votre point de vue, (vous avez parfois des points de vue), mais le subtil vous a déjà entraîné plus loin. Il va toujours plus loin, c'est sa devise. Une sorte d'idéal. Il paraît parfois se contredire; ce n'est qu'un pas en arrière, une rature, un nouvel élan.

Il exalte son intelligence, tend vers Dieu; sans orgueil. Il joue à se dépasser lui-même. Il fait avec son esprit le même geste que d'autres font avec leur coeur. La pensée pure est une sorte de prière, et le subtil, au fond, un grand mystique.

Jacqueline MABIT

### *Désert*

Morne étendue de sable!  
Et là-bas, l'horizon,  
Muraille infranchissable,  
L'horizon, l'horizon!

Cela fait bien des jours  
Que notre caravane  
Dans le vent des détours  
Péniblement se fane

Comme une fleur trop sèche.  
Quand arriverons-nous?  
Quand reverrai-je la flèche

De son toit? A genoux  
Dans le sable, je pleure  
L'heure attendue, ô l'heure!

Jacqueline MABIT

# Romain Rolland

## *In memoriam*

Romain Rolland est né en 1866, à Clamecy, en Bourgogne. Il est donc un précurseur de « la grande génération de 1870 » qui nous a donné Claudel, Gide, Valéry, Proust, Péguy, etc. Comme eux, il a grandi dans les tristes années qui suivirent la défaite, cherchant un soutien, non dans un nationalisme tendu vers la revanche ou dans une métaphysique détournée de la vie, mais dans le culte fervent des artisans et des hommes d'action. A Paris, où il étudia au lycée Louis-Le-Grand, puis à l'École Normale, il s'éprit tour à tour de Shakespeare, de Spinoza, de Beethoven et de Wagner. Subjugué par la « divine musique » du maître de Bayreuth, il aspirait lui-même à cette synthèse d'héroïsme, de philosophie et de drame musical. — influence douteuse, à notre avis, pour un prosateur français... Puis ce fut Tolstoï dont l'emprise décida des visées du jeune Normalien. Le romancier russe venait de publier une brochure intitulée « Que devons-nous faire ? » dans laquelle il flétrissait toute oeuvre d'art qui n'avait point en vue le progrès social et moral. Beethoven y était traité de professeur de sensualité, Shakespeare de poète de quatrième rang. Et cet homme, incomparable artiste lui-même, venait de donner au monde le plus bel exemple de renoncement afin de soulager la détresse de son peuple ! Rolland, ému et troublé, lui écrivit. Le 14 octobre 1887, il reçut une réponse de trente-huit pages commençant ainsi : « Cher frère, j'ai reçu votre première lettre. Elle m'a touché le coeur. Je l'ai lue les larmes aux yeux. » Puis ce fut l'apologie ardente d'un art visant à l'union des peuples et l'exhortation au sacrifice de l'artiste, à la sujétion complète de tous ses desseins à l'idéal social. Jamais Rolland n'oublia ce conseil ; c'est là peut-être le fondement de sa force morale et l'explication partielle de sa faiblesse artistique. Il n'oublia pas davantage la gratitude qu'il ressentit à la lecture du message, et, devenu à son tour le guide spirituel d'une jeune génération désorientée par la guerre, il ne manqua jamais de répondre aux appels, quelle qu'en fût la provenance. L'auteur de cette étude peut en témoigner par un souvenir personnel.

J'avais alors douze ou treize ans. C'étaient les vacances d'été et l'on m'avait envoyée avec ma gouvernante dans une station de montagne en Suisse. Ma mère m'avait abonnée à une librairie circulante de Genève qui devait me pourvoir d'un certain nombre de livres par semaine. Mon premier choix fut *Jean-Chris-*

*tophe*, très en vogue alors. Je le lus avec un ravissement indicible. Seuls les livres d'André Gide, je crois, que je découvris quelques années plus tard, suscitèrent en moi une semblable extase. Avant de terminer le second tome, j'écrivis donc à la librairie de m'expédier les volumes suivants. Quelles ne furent pas ma surprise et ma rage lorsqu'à la place du colis fervemment attendu, je reçus une lettre ainsi conçue :

« Mademoiselle,

Madame votre mère nous ayant informés de votre âge, nous sentons de notre devoir de vous avertir que les volumes suivants de *Jean Christophe* ne sont pas adaptés à la mentalité d'une jeune fille de quinze ans (ma mère avait donc triché en faveur de ma soif intellectuelle!). Nous vous soumettons donc une liste d'autres ouvrages dans laquelle vous trouverez certainement quelque chose à votre goût.

Agrérez, mademoiselle, ... »

Admirable exemple de vertu calviniste! Il ne s'agissait pourtant que d'une librairie commerciale qui devait louer ou vendre ses livres, et non ses préceptes moraux. Mais je ne sus apprécier alors la magnanimité de mes compatriotes et ma révolte ne me valut d'abord qu'un âpre sermon de la part de ma gouvernante prussienne. Ma lecture était coupée, non mon amour. J'écrivis en cachette une lettre à Romain Rolland, l'adressant à la Croix Rouge de Genève où il avait travaillé pendant la guerre.

A peine rentrée à Genève, je fus appelée au téléphone. Nous étions à table. « Monsieur Roman demande Mademoiselle », avait annoncé la bonne. « Mademoiselle », c'était moi, quant à « M. Roman », personne ne comprenait; aussi ne me permit-on pas d'abord de me lever de table. Mais mon coeur avait deviné aussitôt la vérité. « C'est Romain Rolland, je crois », m'hasardai-je en rougissant. Il y eut un moment de perplexité. « Eh bien, va voir », me dit alors maman. C'était lui! « J'ai reçu votre lettre, me dit-il. Je voudrais vous connaître. Pourriez-vous venir me prendre à 4 heures dans l'entrée du Musée Rath? » — Je me demande encore comment je trouvai la force de répondre; mes jambes cédaient sous moi et ma vue se brouillait. « Oui, merci, Monsieur », fis-je dans un souffle.

Quelques heures plus tard, au Musée Rath, je vis un grand homme maigre, au visage émacié, aux cheveux grisonnants, aux yeux très bleus, qui d'abord ne me remarqua qu'à peine. Moi, je savais que c'était lui, mais comment m'avancer, lui parler, lorsque les battements de mon coeur immobilisaient tout mon être? Quelques minutes passèrent; puis, notant mes timides regards, il s'approcha et dit d'une voix remplie de doute: « Etes-vous...? » — « Oui, je suis... », répondis-je. Et ici la tragédie-comédie commence. Je ne saurais dire qui de nous deux fut plus embarrassé. Romain Rolland s'était sans doute attendu à une jeune fille d'aspect adulte. Lui, timide de nature, fut complètement décontenancé par la vue d'une enfant qui ne marquait même pas son âge. Personne ne

sut d'abord rompre le silence. Puis il crut trouver la solution en m'emmenant dans une confiserie où il me bourra de crème fouettée, de chocolat et de gâteaux. Ah, s'il avait pu savoir combien de questions transcendantes s'étranglaient dans ma gorge avec ces petits fours ! Depuis ma lettre à Romain Rolland, j'avais passé des nuits sans sommeil à élaborer ces questions qui devaient décider de ma vie et de l'avenir du monde... Il me fit quelques questions sur mes études et sur mes intérêts. Je répondais en balbutiant que je savais l'allemand, l'italien, que j'étudiais le piano et la gymnastique rythmique et que j'espérais écrire et beaucoup voyager. Il semblait satisfait. « Ne vous arrêtez jamais à un pays, à une langue, à une opinion, me dit-il ; tenez-moi au courant de ce que vous faites. Nous nous reverrons. » — Nous ne nous revîmes point, car ce soir-là je me fis la promesse solennelle de ne jamais chercher à connaître l'auteur des œuvres que je chérissais...

Mais nous voici bien loin du jeune Romain Rolland et de Tolstoï. Peu après la lettre de l'écrivain russe, Rolland, préparant sa thèse sur les origines florentines de l'Opéra, obtint de l'École Normale la bourse de Rome. Pendant ces premiers mois de dépaysement, il aspira à pleins poumons la beauté vibrante de la lumière italienne, cédant, peut-être pour la première et seule fois de sa vie, à l'ivresse de vivre et à l'exaltation artistique. Bientôt son amitié pour la septuagénaire Malvida von Meysenburg — amie de Wagner, de Nietzsche, de Mazzini et de Herten qui s'était exilée à Rome — ranima le concept tolstoïen de la fraternité des peuples et sembla même lui prêter une première réalisation idéale. « Lumière sereine de mes vingt ans », dira Rolland de sa vieille amie allemande ; et elle bénira le ciel d'avoir retrouvé en ce jeune pensionnaire de l'École Française « le même besoin d'idéalité, le même effort vers les buts les plus élevés, le même mépris de tout ce qui est commun et trivial, le même courage à combattre pour la liberté de l'individu ».

Puis l'École le rappela comme professeur de musicologie. Tandis qu'il développait dans ses cours et dans ses écrits l'idée de l'unité internationale de l'art, l'Affaire Dreyfus éclata, divisant la France en deux camps implacables. Passionnément Rolland et ses deux meilleurs amis, Péguy et Suarès, se jetèrent du côté de la justice, ne souffrant pas que le pays perdît son âme en sacrifiant un innocent à son salut temporel. L'Affaire, mieux que les rêveries, leur indiqua la route de combat, les informant en même temps de tout ce qu'il y a de lâcheté, de corruption, de démagogie et de mercantilisme dans la politique et dans les lettres. Ce fut l'époque de la formation des *Cahiers de la Quinzaine* qui se proposèrent de « refaire un public ami de la vérité sincère, de la beauté sincère » et auxquels Rolland collabora pendant de longues années. « L'inépuisable fontaine », « le fleuve de vie », dira-t-il plus

fard des cahiers de Péguy qui publieront tout à tour, sans une ligne de réclame ni un centime de profit, ses drames, ses biographies et tous les volumes de *Jean-Christophe*.

L'Affaire avait mêlé toutes les classes sociales de la France et Rolland avait pris contact avec le peuple. Persuadé que les masses recelaient des forces salutaires, il pensa les éduquer, les exalter par l'exemple de leurs héros nationaux et écrivit les *Drames de la Révolution* et les *Tragédies de la foi*. Mais bientôt les limites nationales qu'il s'était imposées pour son « Théâtre du Peuple » lui parurent trop étroites. Alors il échange sa patrie contre l'humanité tout entière : « Ma patrie est partout où la liberté est menacée », déclara-t-il ; et ailleurs : « Que les héros du monde soient aussi les nôtres ». C'est en ce sens qu'il entreprend ses *Vies des hommes illustres*. Il se penche sur ses héros, Beethoven, Michel-Ange, Tolstoï, et ne voit que douleur et renoncement. Sa propre vie ne lui renvoie guère une image plus gaie : son généreux appel au peuple est resté sans écho ; le succès littéraire se fait attendre ; pour se vouer à son oeuvre, il a quitté la vie professionnelle et vit, abandonné de sa femme, dans un pauvre logis sous les toits de Paris. Ne serait-ce pas cette souffrance consciemment acceptée qui est à la base de toute création ? Ainsi, après avoir exalté la grandeur de l'action, Rolland se fait l'apôtre de la douleur, du sacrifice et de la solitude. « Qu'ils ne se plaignent donc pas trop, ceux qui sont malheureux, s'écrie-t-il dans la Préface de *Beethoven* ; les meilleurs de l'humanité sont avec eux. ...Jamais la vie n'est plus grande, plus féconde — et plus heureuse — que dans la peine. »

Puis il entreprend son oeuvre maîtresse, *Jean-Christophe*. Ce roman-fleuve représente quinze ans de travail assidu, de lutttes et d'isolement. Ce qu'il dit de son nouveau héros, peut s'appliquer à lui : « Le succès n'était pas son but ; son but était la foi ». Son oeuvre est une croisade et sa vie se confond avec elle. Le premier volume paraît en 1902, le dernier en 1912. Cet ouvrage qui, pour la génération passée, fut un bréviaire et obtint en 1913 le Grand Prix du Roman de l'Académie et en 1915 le Prix Nobel, que représente-t-il ? — C'est l'histoire d'un musicien allemand qui, à travers maintes révoltes, des erreurs, des chutes et des reprises d'énergie, à travers maints déplacements, des préoccupations sociales et sentimentales, poursuit la voix de sa conscience pour parvenir enfin, dans une noble sérénité, à l'expression de son génie et à la conviction d'une communauté européenne. Cette longue évolution est presque entièrement dominée par la musique et apparaît dans son ensemble comme une symphonie héroïque. Jean-Christophe transforme en art toute sa vie. Les personnages apparaissent comme des thèmes musicaux, de nombreux passages semblent des *lieder* à la nature, des hymnes à l'infini et des choraux à la vie.

Pourtant, loin d'être un romancier fantaisiste, Rolland a nourri son ouvrage des biographies de Beethoven, de Hugo Wolf, de Goethe, de Tolstoï et d'autres artistes, mais surtout de ses propres expériences et de toutes les aspirations et craintes de son temps, de sorte que les dix volumes de *Jean-Christophe* représentent un immense panorama de l'Europe au tournant du siècle. L'idéal que l'auteur s'était proposé, le voici en ces lignes : « L'Europe d'aujourd'hui n'avait plus un livre commun : pas un poème, pas une prière, pas un acte de foi qui fût le bien de tous. O honte qui devrait écraser tous les écrivains, tous les artistes, tous les penseurs d'aujourd'hui ! Pas un n'a écrit, pas un n'a pensé pour tous » ; ou encore dans cette belle et utopiste dédicace : « Aux âmes libres — de toutes les nations — qui souffrent, qui luttent et qui vaincront ».

Cependant, malgré son idéalisme, personne n'avait prévu la guerre plus clairement, plus sinistrement que Romain Rolland : toute la dernière partie du roman n'est qu'une prophétie tragique de l'inévitable fléau qui allait s'abattre sur l'Europe. À peine eut-il le temps de terminer *Colas Breugnot*, biographie burlesque d'un brave Bourguignon, toute remplie de la joie de vivre, que la catastrophe éclata, destructrice des « espoirs les plus saints en la fraternité humaine ».

L'écrivain se trouvait alors à Vevey, au bord du lac Léman. « Ma souffrance est une somme de souffrances si compacte et si serrée qu'elle ne me laisse plus l'espace de respirer, note-t-il dans son journal en date du 22 août 1914. Je voudrais, en m'endormant, ne plus rouvrir les yeux ». Effaré, il se demande s'il doit « tuer son âme, trahir sa conscience » pour sa chère France ; mais par la bouche d'Olivier, l'ami français de Jean-Christophe, il avait tranché d'avance ce conflit angoissant : « Comment pourrais-je haïr sans haine, ou jouer, sans mensonge, la comédie de la haine?... Je veux garder au milieu des passions la lucidité de mon regard, tout comprendre et tout aimer ». Il se reprend aussitôt, désavouant le scepticisme ou la résignation aussi bien que le nationalisme. « Aux soldats de défendre la terre, aux hommes de pensée, la pensée », et par des lettres passionnées il sollicite la coopération de tous les intellectuels de l'Europe. Gerhart Hauptmann reçoit le premier message : « Je vous adjure, je vous somme, vous et Pé-lite intellectuelle, de protester avec la dernière énergie contre ce crime qui rejaillit sur vous ». Mais la réponse du poète allemand, qui avait pourtant prêché la justice et le rapprochement social, est une approbation enthousiaste du militarisme prussien et de l'agression de la Belgique — triste avant-coureur de sa conversion au nazisme. Alors Rolland s'adresse à Emile Verhaeren, le suppliant de ne pas partager la haine qui déchire l'Europe et de « faire l'arche », pareil à ceux qui virent le Déluge, afin de sauver « ce

qui reste de l'humanité ». Ici encore la réponse est décevante; la dévastation barbare de son pays avait fait du cosmopolite Verhaeren l'ennemi le plus acharné de l'Allemagne. « Si je lais, c'est que ce que j'ai senti, vu et entendu est épouvantable, écrit-il. Je suis non pas à côté de la flamme, mais dans la flamme, et je souffre et je crie », et Rolland finit par comprendre et accepter son refus. D'autres appels demeurent sans écho. Par l'intermédiaire des journaux (du *Journal de Genève* notamment), Rolland se tourne alors vers les masses: ce sont, l'un après l'autre, des manifestes vibrants en faveur de la paix, de la civilisation et de la grande communauté des peuples (réunis plus tard sous les titres *Au-dessus de la mêlée* et *les Précurseurs*).

Mais parmi le réveil farouche des passions nationalistes, parmi la souffrance et la mort, sa voix tombe dans le silence; ou, si elle est entendue, ce n'est que pour susciter rage et mépris. Des deux côtés du Rhin on crie au scandale et à la trahison. Le Procureur Général de la République le traite d'abject et ses articles sont interdits. A l'abri, il est vrai, de l'épreuve des canons et couvert par la neutralité de la Suisse, mais solitaire et diffamé, il continue la lutte jusqu'au bout et finit par créer une petite « république invisible des âmes libres ». S'il ne meurt pas sur le champ de bataille comme son ami, le poète-soldat Charles Péguy, il travaille inlassablement à la Croix Rouge de Genève, triant la correspondance de milliers d'inconnus, adressant des paquets et soulageant par quelque message la détresse de la guerre. Il donne la somme entière du Prix Nobel à la Croix Rouge et à l'oeuvre des réfugiés. Lorsqu'enfin l'armistice est signé, il tourne ses espoirs fatigués vers l'Amérique. « Héritier de Washington et d'Abraham Lincoln, écrit-il au Président Wilson, prenez en main la cause, non d'un parti, d'un peuple, mais de tous!... Que l'avenir puisse vous saluer du nom de « Réconciliateur ». Puis, le jour de la signature de la paix, il publie dans *l'Humanité* le plus pathétique de tous ses manifestes, adressé aux « travailleurs de l'esprit, dispersés à travers le monde » :

Debout!... L'esprit n'est le serviteur de rien. C'est nous qui sommes les serviteurs de l'Esprit... Nous prenons l'engagement de ne servir jamais que la Vérité libre, sans frontières, sans limites, sans préjugés de races ou de castes... Nous ne connaissons pas les peuples. Nous connaissons le Peuple — unique, universel — le peuple qui souffre, qui lutte, qui tombe et se relève, et qui avance toujours sur le rude chemin, trempé de sa sueur et de son sang — le Peuple de tous les hommes, tous également nos frères. Et c'est afin qu'ils prennent, comme nous, conscience de cette fraternité, que nous élevons au-dessus de leurs combats aveugles l'Arche d'Alliance — l'Esprit libre, un et multiple, éternel.

Mais il n'est pas temps encore pour ces exhortations. Le Bismarckisme bat son plein et Rolland ne peut rentrer en France. Dans une toute petite ville du canton de Vaud il reprend son travail littéraire interrompu par les nécessités de la guerre, créant

ses drames *Liluli* et le *Jeu de l'amour et de la mort*, puis *Clerambault*, « l'histoire d'une conscience libre », et tout le cycle de *l'Âme enchantée*. Chacun de ces ouvrages est une critique véhémement de nos préjugés et de nos institutions, un récit tragique de la collision des forces spirituelles de l'individu et des instincts farouches de la collectivité. Sa nouvelle biographie, *Mahatma Gandhi*, exalte la passivité héroïque telle que l'avait plaidée Tolstoï. Toujours attentif aux souffrances des déshérités de ce monde, il crie à l'alerte chaque fois qu'il prend en flagrant délit l'injustice ou la cruauté. Il lutte sans répit pour la cause des Saccho et Vanzetti. Avec quels battements de cœur n'écoute-t-il pas les apôtres de l'internationale socialiste et avec quelle émotion ne salue-t-il pas l'ère de la révolution russe ! Les droits de l'homme, le bonheur du plus grand nombre, voilà sans doute ce qu'il espérait de ce nouveau régime. « Je suis un républicain avec des sympathies socialistes très prononcées », a-t-il déclaré à plusieurs reprises. Aussi son ouvrage à Moscou, en 1935, tant acclamé par la presse soviétique, fut-il, à notre avis, un hommage rendu aux fondateurs du communisme et à l'écrivain Maxime Gorki plutôt qu'un acte de soumission à Staline.

Lentement, douloureusement les bandeaux de l'idéalisme lui tombent des yeux. Le nazisme fait ravage en Allemagne ; le fascisme fait des adeptes dans les deux mondes ; l'U. R. S. S. est aussi tyrannique que la monarchie des tsars ; des voix de plus en plus nombreuses proclament une nouvelle guerre. « Êtes-vous les petits-fils de Goethe ou ceux d'Attila ? » avait écrit Rolland en 1914 à Gerhart Hauptmann. — Hélas, Hitler se charge de lui répondre. Aussi par tous les moyens à sa disposition, avec la même ardeur qu'il avait déployée jadis à propager la paix, il tâche maintenant de rallier les forces spirituelles et les masses du monde contre le péril du Troisième Reich. A l'approche des hostilités, il quitte sa retraite suisse et rentre en France, septuagénaire, pour partager les épreuves de ses compatriotes. Là, dans le silence du petit bourg de Vézelay, tout près de sa ville natale, renonçant au rêve de fraternité que Jean-Christophe et Olivier avaient incarné, déclaré suspect par le gouvernement de Vichy, il travaille à sa dernière oeuvre, une vie de Péguy, patriote catholique « purement et strictement français » :

Ce livre que j'écris est une veillée devant l'autel de l'âme ardente qui, comme sa Jeanne, la compagne de sa brève vie, vécut la Passion de la France, à l'heure tragique où le destin frappe à la porte.

Voilà pour l'homme : « un ingénu passionné », ainsi que l'a nommé André Gide, tout d'une pièce, fidèle à l'idéal que la « divine musique » et Tolstoï lui avait inspiré et qui vécut lui-même la vie de ses protagonistes intègres et courageux. Mais ce tempérament admirable au point de vue moral comporte de graves dan-

gers au point de vue artistique. Convaincu que la grandeur d'un artiste dépend de son humanité et de l'influence qu'il exerce sur le progrès spirituel des peuples, Rolland a mis dans son oeuvre toutes ses aspirations, toute son expérience humaine; dans son désir d'être impartial, représentatif et éternel, il l'a surchargée de types et d'idées, alourdissant ainsi le dessin et brouillant les contours. Ses personnages, souvent plus symboliques que réels, tendent à se dissoudre dans l'abstrait. Si Jean-Christophe est sans doute son caractère le plus vivant, rendant admirablement sensible la puissance du génie créateur, Clerambault n'est, par contre, qu'une idée incarnée dans un corps humain; il en va de même pour la plupart des personnages de ses drames et pour la presque totalité de ses femmes. Certes, son oeuvre est remplie de formules vibrantes, de passages profondément émouvants par la sincérité et la probité de leur accent, mais « baigné », « imprégné » « enivré » de musique (nous employons ses propres termes) — et non pas de celle de Bach ou de Mozart, de Chopin ou de Debussy, mais de celle de Beethoven, de Berlioz, de Wagner, — Rolland a trop rarement observé les contraintes qu'exige la forme française: limitation, mesure, mise au point. Lui appliquant la maxime admirable de Gide: « La langue française est un piano sans pédale », nous serions tentés de dire que l'auteur de *Jean-Christophe* a abusé de la pédale. « Que le rythme de ton coeur emporte tes écrits! Le style, c'est l'âme », a-t-il dit, — formule plus salutaire pour un apôtre que pour un artiste. Aussi pensons-nous que les livres de Romain Rolland valent comme leçons d'enthousiasme plus que comme enseignement d'art et que son oeuvre la plus belle fut son âme.

Après de cette âme qui demeurera avec nous, murmurons le vers de Charles Péguy:

Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre...

B. Renée LANG  
Wells College  
Aurora, N.Y.

### *Epigrammes*

L'écrivain ne vaut pas par ce qu'il donne, mais par ce qu'il prend. Il en fait tellement sa chose qu'elle ne sert plus à personne d'autre, car il est inimitable s'il est bon. On doit se contenter de le lire, c'est-à-dire, le suivre de mot en mot, lui obéir comme on n'obéit point à un roi, ni à soi-même.

\* \* \*

Si ton style était assez personnel, tu ne jugerais point à propos de signer.

Pierre BAILLARGEON

# CHRONIQUE de la POESIE

## *Trois poèmes sur New-York*

### I

#### *New-York*

Il n'y a pas lieu de s'étirer le cou. Les chemins de fer suspendus sont là pour qu'on s'y promène. Ils se balancent avec nonchalance, tandis qu'au-dessous, la ville s'écrase et s'arrondit dans les coins comme un gigantesque amphithéâtre à l'envers. Ici on a le choix entre devenir fou, danser du burlesque, ou vendre des journaux, en attendant d'être nommé candidat aux prochaines élections présidentielles. Le mausolée d'un général prospère, où vont se coller, le dimanche, des touristes guindés, l'oeil baba, comme des mouches.

Il y a du faux gothique monstrueux et splendide dont les flèches crèvent l'azur salin. Et les soleils d'océan versent des larmes d'or qui restent prises aux fenêtres des tours.

Des milliers de petites rues en enfilade, découpées dans diverses tranches de continents fleurent le ravioli, le chich-kébab, le Shay-yan tso-wan et le sour kraut. Il y pullule de la vermine de toutes les races. Sur un mur scrofuleux, un chat s'étire et se gausse d'un rat.

Les hétaires, parfois distinguées, ont des bas violets et des souliers d'or dès l'aube. Elles marchent et leurs visons ondulent, en laissant derrière elles un bruissement parfumé comme une traînée de pollen.

Il est partout des bals et des festins. Une profusion de néons et d'argent qui s'éparpille sur les trottoirs et les comptoirs.

Tous les arts ont un gros commerce. Aux boutiques de musique, des hauts-parleurs brâment des symphonies de Shostakowitch.

Les romances font la parade. Tout s'exhibe et tout est matière à dissection.

L'orteil écrasé d'un pacha boursofflé est agrandi trente six fois et s'étale sur la couverture d'une revue qu'on s'arrache.

C'est la ville du continuel renouvellement des sensations. Un enfer magnifique où l'on se damne dans l'allégresse et sans remord.

## II

*Neu-York*

Il y a des tours blanches qui ont cent paliers.

Il y a des hommes blancs qui luttent et d'anciens esclaves noirs qui subsistent.

De longs autobus verts sillonnent les artères. De gros serpents de fer vrombissent sous la terre.

Des êtres drôles ou tragiques, très pressés tous, à la course, parcourent la cité, bousculent le temps.

Tout cela n'a aucun rapport avec la suggestion classique de ce qu'est la vie et le pourquoi.

Les riches ont des abris de silence où ils ne peuvent dormir.

Les gueux ont à boire, ils n'ont soif que d'argent.

Et, dans cette immense forêt de pierres, il est partout des éclaircies en rond-points, de larges clairières rondes ou carrées où les chemins dégorgeant.

C'est la ville des plus grands géants et la nuit, toutes les mille et une nuits y déroulent leur faste.

(Extrait de *La moitié d'une patate*, roman, en préparation)

## III

*Now-York à l'aube*

à Charles Daudelin

Sinistre matin  
Trop fort pour moi  
Et trop lucide.

Le hautain babillage  
Des pluviers gasconneurs  
Sur le bord des rives acides.

Caractère sans raison  
D'un ciel raisonneur  
Opalé, gris perlé  
Et des rouges bolides.

Cataracte des roues  
Sur le béton friand,  
Et surtout les carreaux  
Bleus et blancs du bistro  
Au parquet métallique.

Des fumets de café,  
Des déchets magnifiques,  
Jetés au bord de la route  
Comme des paquets  
De fleurs refusées.

Aussi les lumières, sentinelles  
Hideuses au coin des rues  
Comme des crachats verticaux.

La rivière acide  
Regorge de cadavres  
Mais y flottent sans souci  
Des branches ramilleuses  
Où se désespèrent des nids.

Andrée MAILLET

### *Introduction à un manifeste anarchiste*

L'Ange de feu, aux portes de l'Eden, veille,  
Chassé.  
Sous les pas d'Adam, se lèvent les ronces, et la souffrance,  
Et la hantise du pain.  
Avant la route qui le mène, l'homme s'épuise,  
Et s'use avant son manteau de peines.  
C'est le règne de la sueur.  
Tout être est fertilisé par cette rosée immanente ou par elle,  
[aveuglé.

Premier homme, pour toi et les tiens, l'exiguité de la terre.  
O grand propriétaire terrien que la pluie et le vent vont chercher  
[sous le toit percé des feuilles,  
Grelotte un peu dans ton taudis vert.  
Le pain t'est rare, mais tu ne médites pas encore l'engrangement  
[de l'oxygène et de l'espace.  
Tu peux tout accepter et ne violenter rien.  
Et les ravines sous tes yeux ont des dépôts de sel.

Mais le temps a mangé de l'homme et en a vomi.  
La hache a décrit des vols circulaires et a mordu dans la  
[création avec un cri de fauve,  
Elle a ouvert dans la forêt de grandes plaies de terre saignante  
[et de ciel nu.  
Nous avons connu un blé personnel et des poteaux démarcatifs.

Les mains ouvrières ont exploité la nature. Il fit des armes, des  
[paniers, des outils,

Un licou pour son frère,

Et, pour ses péchés capitaux, un champ d'atterrissage.

Vieux pénitent aux rives d'Eden, connais, de ta faute, le provi-  
[gnage et les resurgements.

Salue l'Arche vainqueur narguant la mer humaine.

La mer a des reflets de laque, fiel de l'exsudation et sang de la  
[souffrance.

Et le navire avance.

Ils sont quelques Noé, milliardaires fabricants d'automobiles et  
[d'ouvre-bouteilles.

Nous ne récusons ni le confort, ni le progrès, ni la pesante mar-  
[che en avant de l'homme,

Mais le ressac des crises qui nous brasse comme des corps de  
[noyés,

Mais le monstre Misère, étrangleur d'enfants pâles et de femmes  
[enceintes,

Et ce trop-plein de douleurs qui peu à peu dissout la conscience  
[et durcit le coeur.

Nous manifestons la pauvre glaise humaine, coupée d'avec l'es-  
[poir,

Qui se dessèche et se déshumanise dans la fantastique alchimie  
[des usines.

Je suis la bête économique dont l'essence est concentrée dans les  
[muscles du bras.

Les exploitations rationnelles à ma sueur s'alimentent.

Je connais la chanson du petit ouvrier.

Et sa rage qu'il faille au moins cinquante dollars pour se marier.

Je suis le vieux machiniste courbé sous l'âge qui a tant peiné  
[qu'il ne sait plus qu'il peine.

Et ce travailleur des équipes de nuit que brûle l'ombre artifi-  
[cielle des lampes Mazda.

Je suis l'homme, l'homme immense et multiple, salive amère.

Ancêtre au seuil des Ages,

Après des millénaires, et des déluges, et des Rachats,

Nous avons pris conscience de notre valeur d'hommes.

Mais une énorme mécanique nous contraint à une anti-vie.

On a mobilisé les lanternes pour une recherche systématique des  
[remèdes.

Un à un les clercs reviennent.

Les solutions qu'ils brandissent sont des queues de lézards.

Les étoiles semblent trahir les sextants.

Le vent révèle aux ondes quelle formule!

Va, bateau, va, mais crains la mer.

Jean-Paul FUGERE

## *Quand l'heure passe . . .*

Ecoute ma chanson, l'heure qui fuit est brève,  
La jeunesse s'envole avec le plus beau rêve...  
Je chante à pleine voix, je chante avant la nuit;  
Mes accents sont joyeux... et, pourtant, l'heure fuit.

Ecoute ma chanson si ton cœur m'aime encore,  
Profite du moment où mon âme t'implore...  
Peut-être que bientôt ton amour s'en ira  
Vers d'autres cieux sereins où il se fixera.

Et je chanterai seul, dans ma lourde tristesse,  
Les airs plaintifs et lents que dicte la détresse,  
Je resterai perdu dans mon doux souvenir,  
La poussière et l'oubli tarderont à venir.

La brise du printemps passe sur la colline,  
Viens chanter avec moi quand le soleil s'incline,  
La nature est fleurie et le ciel est en feu,  
Mais mon cœur est plus chaud et s'incline à l'aveu...

Traversons les champs verts, loin de toute demeure,  
Cheminons lentement, sans nul souci de l'heure,  
Si le ciel dit au soir de venir le couvrir,  
Une étoile en mon cœur pour toi veut s'entr'ouvrir.

L'ombre glisse trop tôt à travers le feuillage...  
Qu'importe! si je t'ai, si je vois ton visage  
Dont le reflet si doux repose mon tourment,  
La nuit vient, tout se tait. Approche tendrement.

Ah! ne t'éloigne pas; je crains, si le soir tombe,  
Que mon cœur éperdu se croit dans une tombe  
Où tout espoir s'endort et se meurt tristement,  
Quand l'ombre se fait nuit, mon cœur pleure en t'aimant.

Lévis LAURIN

---

## *Épigrammes*

Tout ce qui entre dans un livre n'appartient pas à son auteur, à commencer par les mots eux-mêmes. Il suffit qu'il soit l'auteur du livre.

\* \* \*

L'oeuvre longue correspond au goût singulier de lire toujours des choses qui se ressemblent.

Pierre BAILLARGEON

## *Espagnole*

Elle s'enroule dans son châle  
D'un mouvement de son bras lent  
Et promène dessous le hâle  
De ses yeux un sourire blanc.

Soudaine, c'est la farandole,  
Les deux jambes jaillissent hors  
De son ample robe espagnole  
Et entraîne, sillage, son corps.

Les jupons doucement bougent,  
Hésitent comme un feu qui prend,  
Puis ils flambent, doublés de rouge.

Au milieu des crépitements  
Des bracelets parmi le tulle  
L'immortelle danseuse brûle.

Jacqueline MABIT

## *Souvenir d'école*

Des touffes de jasmin, des grappes de pluie,  
Au soir tombant,  
Sur le jardin où tout s'ennuie  
A sanglots lents

Comme des gamines qui pleurent,  
Doux sablier,  
Tout le jour ont compté l'heure  
Sur le sentier.

Ennui, ennui vrai de l'automne  
Triste jalon!  
A chaque fois que l'heure sonne  
Nous revoyons

Les coups et les coups de canif  
Sur les pupitres  
D'école qui nous tenaient captifs,  
Derrière les vitres

Où la pluie en fleurs ruisselait  
Tandis qu'un maître  
A la voix grise nous enseignait  
A nous soumettre.

Jacqueline MABIT



# POLITIQUE

## *Commerce vertical*

*Voici que nous sommes une nation jeune dans un pays adulte.*

*Impuissante à vieillir les esprits — et c'est heureux! — la guerre aura précipité l'évolution économique et peut-être politique du Canada, et donné, en cinq ans, à notre commerce extérieur, une impulsion qu'il aurait fallu des décades de paix pour déterminer, en plaçant notre pays au troisième rang des états exportateurs.*

*Ce fut le déchirement du voile que le défaut d'expérience, d'audace peut-être, avait jeté sur nos virtualités. D'un seul coup, comme sous l'effet d'une baguette magique, nous avons pris conscience de notre grandeur, de la force de nos muscles, des richesses de notre sol et de notre sous-sol. L'éblouissement passé, avec la timide hardiesse d'un homme naguère encore adolescent, le Canada songe à justifier sur le plan pacifique la renommée qu'il s'est acquise sur le plan militaire. Passage de l'occurrence à la permanence.*

*Sur le caractère de notre politique commerciale future, les opinions sont aussi variées que sur la politique tout court. A l'examen, cependant il semble qu'on puisse les grouper sous deux étiquettes, traduction commerciale de deux termes politiques aussi riches que la Confédération: nationalisme et traditionalisme.*

*Les tenants de la formule nationaliste préconisent une politique commerciale plus fermée qu'auparavant, ajustant la production à la consommation. « C'est l'heure ou jamais », disent-ils, « de nous affranchir économiquement. Que si la loi du commerce extérieur veut que le pays client ait plus d'influence que le pays fournisseur, les liens qui nous unissent à la métropole anglaise se sont sensiblement relâchés avec affaiblissement inquiétant — pour la Grande-Bretagne évidemment — de son pouvoir d'achat. Tentons d'établir l'équilibre entre les besoins nationaux et la production nationale.*

*« Sans doute cet ajustement impliquerait-il des sacrifices, la radiation de nombreux items sur la liste de notre consommation domestique. Mais la plupart des Canadiens paieraient vo-*

lontiers cette rançon de leur autonomie commerciale: Il reste que nous importerions les articles de première nécessité, introuvables ou improductibles chez nous.»

Que cette thèse soit juste ou non, ce n'est pas mon intention de l'établir ici, encore que je trouve pour le moins étonnant le peu d'état que l'on fait dans cette argumentation des États-Unis, notre plus gros client en temps normal, c'est-à-dire quand la guerre ne draine pas nos exportations vers l'Europe. Le total de nos échanges avec notre puissant voisin s'établissait à \$781-528,293 (exportations: \$345,911,915) en 1938, la dernière année qui puisse servir de critérium, comparativement à \$482,678,751 avec le Royaume-Uni (exportations: \$339,711,086). Le premier chiffre représente à lui seul près de 45% de notre commerce extérieur. Or les experts sont d'avis que pour proclamer le Canada indépendant de ces deux clients, ses échanges avec eux devraient être réduits jusqu'à concurrence du tiers de son commerce. Sur la foi de ce barrême, tout transport cesserait entre le Royaume-Uni et le Canada que celui-ci évoluerait donc encore, commercialement parlant, dans l'orbite de l'étoile américaine. D'autant que, si la guerre a porté le coup de Jarnac au savant et compliqué réseau marchand de l'Angleterre, elle a par contre décuplé la productivité des États-Unis. Le jour est encore loin où les trains ne transporteront que des voyageurs des deux côtés du 45<sup>e</sup> parallèle.

C'est donc le traditionalisme, ou si l'on veut le maintien des courants commerciaux de naguère, qui inspirera notre gouvernement. Pour s'en convaincre il n'est que d'invoquer certains accords conclus avec l'Angleterre, l'Afrique du Nord, la France, la Belgique, etc.

Mais reste à savoir dans quelle mesure la situation financière et matérielle des états européens bouleversés par le conflit nous permettra de reprendre cette politique commerciale horizontale. Abstraction faite des pays continentaux, dont la clientèle, en somme, n'entre en ligne de compte que dans une faible proportion, l'Angleterre pourra-t-elle dépêcher vers l'Amérique autant de navires qu'auparavant? (puisque, toute géographie cessante, Europe signifie Angleterre pour le Canada commercial.)

La réponse est un non catégorique, pour cette raison simple qu'il ne reste à l'Angleterre et à l'Irlande que le tiers de leur marine marchande. Jaugeage 1939: 17,891,000 tonnes; jaugeage fin 1943: 11,653,000 tonnes. Ainsi le Royaume-Uni se trouve-t-il privé de l'un de ses principaux moyens de paiement pour ses importations. Tout le monde sait, en effet, qu'en retour de produits, sa marine assurait des services de transport à ses créanciers.

Son économie était aussi alimentée par une autre source de revenus: les intérêts des capitaux anglais placés à l'étranger

depuis des siècles. Ici encore la guerre a presque tout dévoré. La métropole a dû pour maintenir son formidable effort militaire y engouffrer des sommes astronomiques et rapatrier une bonne partie de ces fonds, diminuant d'autant son crédit extérieur.

Ses services maritimes réduits, ses valeurs étrangères fondues, voici le Royaume-Uni contraint de compter beaucoup plus sur ses exportations pour défrayer ses importations. Désormais chaque ballot de marchandise qu'on débarquera sur ses quais signifiera un ballot presque équivalent sur un navire en partance.

Le tableau ne serait pas encore trop sombre si la Grande-Bretagne pouvait exporter au même rythme qu'avant la guerre, mais de ses marchés plus de la moitié ont passé aux mains d'autres pays, surtout des Etats-Unis.

Pour parler le langage brutal des chiffres, le pouvoir d'achat de l'Angleterre (égal à ses importations), de \$4,000,000,000 qu'il était autrefois, est maintenant passé à \$3,000,000,000, y compris ce qui lui reste de service de transport et d'intérêts à l'étranger — et l'approximation est optimiste! A cet écart s'ajoutent les dépenses énormes qu'entraînera la reconstruction de ces milliers de maisons détruites par les bombardements, la métamorphose de l'industrie de guerre en industrie de paix, le relèvement des ruines de toute nature dont la guerre est la génératrice par excellence. A ne s'en tenir qu'au triste ouvrage des bombes robots, sait-on qu'elles ont démoli en moyenne, au cours de l'attaque stupide des nazis au lendemain du débarquement de la vague alliée sur les plages normandes, 1,700 maisons quotidiennement?

Bref, l'Angleterre cossue, habituée de voir ses navires labourer toutes les mers du globe à une fréquence insurpassée, accoster aux quais de son vaste empire et se gorger de richesses naturelles refusées à son climat brumeux et à son sol houilleux, l'Angleterre, reine des eaux, serait devenue un phantasme. Qu'elle songe d'ores et déjà à intensifier la production de ses chantiers maritimes et à mettre à l'épreuve une fois de plus les ressources de son génie nautique, justement admiré, il faudrait être naïf pour ne pas le deviner. Mais derechef elle tourne dans le cercle vicieux de son économie déficitaire, et se heurte au même problème: les matières premières. Il coulera sans doute beaucoup d'eau dans la Tamise avant que ses nouveaux vaisseaux, comme autont de navettes gigantesques, ne renouent d'un port à l'autre la trame de son commerce rompue par les sous-marins ennemis.

En voilà assez pour comprendre que l'Angleterre est une grande blessée de guerre, et qu'à moins d'une transfusion immédiate, son rétablissement économique exigera de nombreuses années.

*Au demeurant, il n'est pas un Anglais qui ne comprenne la muette éloquence des graphiques commerciaux de son pays. Même chez l'homme d'affaires, pourtant rompu par tradition et par hérédité à tous les aléas des échanges internationaux, on perçoit une certaine nervosité quand ce n'est pas une franche inquiétude. Et c'est le même qui, en 1940, restait impavide sous les torrents de fer déversés par l'aviation allemande. Réactions différentes d'une âme impérialiste!*

*Londres n'a pas attendu la signature de l'armistice pour jeter les bases de son économie future. De Grande-Bretagne des centaines d'agents sont déjà partis vers les pays qui ne sont pas engagés dans la guerre, avec mission de faire campagne en faveur de l'achat des marchandises britanniques. « La Grande-Bretagne n'est pas pour rester avec un sac vide dans les mains », a expliqué M. Harcourt Johnstone, secrétaire au ministère anglais du commerce outre-mer, « alors qu'on déploie les plus grands efforts pour s'emparer des marchés mondiaux ».*

*Cette propagande venait à la suite d'une enquête menée dans 26 pays par ce ministère, qui a organisé en outre 140 industries d'exportation.*

*En dépit de ces tentatives, le crédit de l'Angleterre en notre pays est ébranlé, et ses représentants ont signifié à notre gouvernement qu'à l'avenir, dans nos relations commerciales avec elle, la mesure de nos importations déterminera celle de nos exportations. Dans le Bulletin de la Chambre de Commerce de Montréal, numéro de février 1945, M. Robert Perron, secrétaire adjoint de cette association, exposait la situation dans un raccourci saisissant: « Aujourd'hui la Grande-Bretagne manque de cargos », écrit-il, « et une forte partie des valeurs canadiennes qu'elle détenait, ont été rapatriées, ce qui diminue considérablement ses fonds canadiens. On estime qu'après la guerre, la Grande-Bretagne retirera annuellement \$50 millions de ses capitaux investis chez nous, et que nous lui paierons un montant égal pour les services maritimes qu'elle nous rendra.*

*« A ces deux sources qui lui fournissent \$100 millions s'ajoute l'exportation des produits britanniques au Canada qui est normalement de \$125 millions par année. Au total, le Royaume-Uni, si nos importations n'augmentent pas, ne disposera que de \$225 millions pour l'achat de nos produits. C'est très peu, si nous savons qu'en 1937 nos exportations à la Grande-Bretagne dépassaient \$400,000,000. »*

*Pour combler la lacune, quelle tactique adopter? Tourner les yeux vers le Moyen-Orient comme plusieurs le recommandent? Un standard de vie très bas ne lui assure qu'un pouvoir d'achat insignifiant, et de plus, s'il peut offrir du coton, des oranges, des médicaments, on peut penser que l'Angleterre ni la France, ni la*

*Belgique ne consentiraient volontiers à nous y laisser accaparer les marchés. Aiguiller notre attention vers les antipodes? Voici qu'entre en jeu le facteur transport : son coût augmente le prix des produits canadiens. Ouvrir de nouveaux comptoirs en Chine? Même ce faisant, notre commerce extérieur n'augmenterait pas beaucoup, en raison de l'infériorité de la monnaie chinoise comparativement au dollar canadien.*

*Nous réussirions à nous assurer une part plus large des marchés européens, océaniques ou asiatiques, que cela compenserait à peine les \$54,000,000 d'affaires que nous faisons avec l'Allemagne et le Japon d'avant-guerre.*

*Alors vers quel pays nous orienter pour fixer l'aiguille un peu affolée de notre économie? Ce n'est pas à un pays mais à un groupe de 20 pays que nous demanderons cette nécessaire stabilité: l'Amérique latine.*

*Tout n'est pas sentiment ou magnétisme de latinité dans ce rapprochement canada-sud-américain dont nous avons été les témoins ou les artisans depuis trois ou quatre ans. On ne voit pas bien à quel mobile aurait obéi un gouvernement, dont la majorité est de culture anglo-saxonne, en favorisant des échanges de délégations avec des peuples de langue espagnole, portugaise, française, si ce n'est le souci de traiter avec courtoisie des clients éventuels. « Eventuels » est presque superflu, puisque depuis 1938 le total de notre commerce avec l'Amérique latine a augmenté de 51½%.*

*Personne ne s'y trompe. Il y va de l'intérêt des deux parties, et c'est ouvertement que de part et d'autre on tend à construire sur des bases économiques ce monument d'amitié que nous a valu la guerre. Il n'est pas exagéré de dire que si les Amériques ont été découvertes simultanément au XVe siècle, aujourd'hui elles se découvrent réciproquement.*

*Que le désir de se procurer de l'argent américain ait été pour quelque chose dans l'envoi de missions commerciales et l'intensification de nos exportations en Amérique latine au début de la guerre, cela ne fait pas de doute, mais à ces raisons transitoires s'ajoutait une intention réelle de multiplier nos échanges verticaux. Car à mesure que s'accroît notre industrialisation, si favorisée par les exigences de notre récent effort militaire, s'impose l'urgence de notre rayonnement commercial. Production et consommation de moins en moins s'équilibrent. Il faut une soupape au surplus.*

*Compte tenu de l'augmentation que je viens de signaler, nos échanges avec le sud de l'hémisphère se chiffrent à 3% environ sur le tableau de nos exportations et importations. C'est très peu. C'est parfaitement normal. Il ne peut y avoir achats et ventes qu'entre pays de ressources différentes. L'Argentine a ses prai-*

ries, l'Uruguay et le Paraguay leurs pâturages, le Chili et le Pérou leurs mines de cuivre, de fer, d'or. Là-bas aussi, à la faveur de la guerre, on a donné le coup de barre vers l'industrialisation. Analogie de ressources, parallélisme d'évolution économique, voilà qui pourrait nous autoriser à douter, semble-t-il, que l'Amérique du Sud soit pour notre commerce la corne d'abondance que figure son aspect géographique.

Mais ce n'est là qu'apparence. A côté des céréales, des produits d'élevage, de certains filons que nous avons en commun, l'Amérique latine est en mesure de nous offrir de nombreux articles : le sucre et le tabac de Cuba, les bananes et autres fruits tropicaux de l'isthme caraïbe, le cacao, le coton, le café, les noix et le caoutchouc du Brésil, les nitrates du Chili, l'antimoine de la Bolivie, le quebracho de l'Argentine, etc.

Il ne s'agit encore que de produits naturels. Pour accroître notablement le volume des échanges nord-sud, force sera de diversifier notre production industrielle. Mais même si cela est, il ne faut pas nous attendre à conquérir d'un coup les marchés de l'Amérique latine. Nous avons été devancés par un concurrent redoutable, un titan révélé par la guerre : les Etats-Unis. Leurs exportations à ce groupe de pays se chiffraient à près de \$500,000,000 en 1938, et les nôtres à seulement \$20,000,000 environ. Forte de ses 132,000,000 d'habitants et de sa formidable industrie, la république voisine se propose non seulement de conserver ses débouchés mais de les accroître. Pas besoin d'être devin pour prévoir qu'elle ne se désistera pas volontiers d'une clientèle d'autant plus précieuse qu'elle la trouve, pour ainsi dire, à sa porte. Les Etats-Unis ont la puissance, nous n'avons que le potentiel.

Impasse? Non, problème simplement ; problème dont la solution, selon une opinion assez courante, serait liée à notre entrée dans l'Union panaméricaine. Je touche là un sujet très controversé. Tant pis, Je n'y puis rien : l'allure syllogistique de cet article m'y entraîne fatalement. Quoi qu'on puisse penser de cette association, elle présente cet avantage indubitable, préventif de crises et d'embâcles économiques, d'étudier les ressources des pays membres afin d'équilibrer les échanges et de rétrécir le plus possible la marge de concurrence. D'ailleurs le Canada a montré que, nation du Commonwealth, il approuvait tout de même le principe du panaméricanisme en signant le pacte d'Ogdensburg en 1940. Né d'un besoin de solidarité américaine devant le spectacle d'une Europe bouleversée par l'agression nazie, ce pacte engageait le Canada dans la défense de la partie nord de l'hémisphère occidental. Notre pays est aussi membre de l'Office inter-américain de la Radio, qui relève de l'Union panaméricaine. De plus, des voix autorisées de chaque parti politique canadien ont reconnu les avantages d'une cohésion continentale.

*Nécessaire question : veut-on du Canada dans l'Union panaméricaine? En douter, c'est être de mauvaise foi. Entre autres preuves je ne veux que cette résolution dont le Chili s'est fait le parrain auprès des représentants de 20 républiques américaines, à Mexico, le 3 mars dernier. C'est avec enthousiasme que le comité de direction de la conférence l'a approuvée, et a décidé: « 1) de rendre au Canada l'hommage de son admiration pour son grand effort en défense du continent américain; 2) d'exprimer le désir que la collaboration du Canada avec le système panaméricain devienne de plus en plus étroite. »*

*La diversité de nos produits et la réduction de la concurrence ne suffiraient pas à redresser la courbe de notre commerce avec les pays de l'Amérique latine; car ce ne sont là que des mesures relatives aux ventes. Encore faut-il que celles-ci soient balancées par les achats, conformément aux principes du commerce extérieur. Aussi le gouvernement canadien a-t-il investi nos représentants commerciaux en Amérique latine — comme en Grande-Bretagne d'ailleurs et dans de nombreux autres pays — d'une double mission: trouver des débouchés nouveaux, étudier la correspondance entre nos besoins et les disponibilités de ces pays.*

*Qu'on le veuille ou non, les meilleurs artisans de notre puissance commerciale au delà du rio Grande se recruteront parmi les Canadiens français. A cette fonction les prédisposent leur culture latine, leur philosophie de la vie, voire même leur religion, pour ne pas parler du sens des affaires, qui ne constitue pas un apanage anglo-saxon.*

*Conscient de cette occasion et du devoir qui lui incombe de l'exploiter, le gouvernement de la province de Québec n'a pas ménagé ses faveurs à la cause de l'amitié canado-sud-américaine. C'est en son nom que les honorables Paul Beaulieu, ministre du commerce et de l'industrie, et Onésime Gagnon, trésorier provincial, ont visité Haiti et le Mexique en janvier dernier; c'est avec son appui qu'un groupe d'industriels a fait à son tour un séjour de deux mois ce printemps dans la république mexicaine. Avant eux, d'autres ambassadeurs avaient répandu l'esprit du Canada en ce pays; je veux parler des étudiants qui participèrent au voyage organisé par l'Union des Latins d'Amérique.*

*Tout ceci pour conclure à la nécessité de maintenir nos comptoirs là-bas et d'en créer de nouveaux. Faut-il croire que le courant commercial déterminera un mouvement parallèle de la politique, que celle-ci placera désormais son centre de gravité sur la pointe australe de l'Amérique du Nord? Pourquoi pas. Ce serait plus logique, bien sûr, un Canada intégralement américain. Plus logique, une destinée inscrite dans ce continent. Aucune hésitation — l'apprentissage de l'autonomie l'implique —, cap au sud!*

Jean-Marie POIRIER

# Cinéma

## *Art et cinéma*

Cinquante ans d'existence, c'est bien court et pour les gens et pour les choses. Le cinéma a cinquante ans et on a raison de dire que cette invention, lâchons courageusement le mot, cet art, sort à pleine de l'enfance. Mais encore enfant, le cinéma a déjà eu des lueurs de génie. C'est un enfant prodige.

De grands films ont été réalisés tant au muet qu'au parlant, tant en France qu'en Russie, tant aux Etats-Unis qu'en Italie.

Les vues animées sont devenues moyen sublime d'expression. Il reste qu'un art évolue tant que sa technique peut évoluer. Or qui dira que la technique du cinéma est achevée? On parle de cinéma en relief, on parle de cinéma en couleurs fidèles, on parle d'émulsions de plus en plus fines, on parle d'écrans perfectionnés, etc, etc.

Tous ces moyens une fois réalisés en qualité ouvriront des possibilités jusqu'ici inconnues aux cinéastes. La technique aussi avancée qu'elle puisse être, ne sera toujours qu'un moyen d'arriver à des conceptions plus hardies, plus puissantes, plus poétiques.

Je dis bien poétiques, car le cinéma ne doit pas être une plate évocation de la vie de tous les jours, mais un moyen d'évasion, moyen de transposition de la joie et de la souffrance humaine sur le plan du rêve, du beau idéal.

Trop de gens persistent à piocher des parallèles entre théâtre et cinéma. Ce sont deux modes d'expression pourtant tellement différents qu'il paraît puéril d'y revenir.

Mais à l'intention des personnes qui s'obstinent dans des comparaisons aussi inutiles qu'ambitieuses, disons qu'au théâtre le mot est roi, le mot qui porte l'idée. Au cinéma, c'est le geste qui est roi, car le cinéma, ne l'oublions jamais, est essentiellement mouvement.

Comme l'écrit si bien Henri Fescourt;

« Le cinéma a comme meilleur domaine celui des puissances rythmiques, des forces latentes, des rapports et des résonances, physiques aussi bien que psychologiques. Il y a dans le cinéma une ardeur sourde qui fait que même les choses immobiles se chargent d'énergies et les reflètent. On sait que la grosse projection d'un visage dont le regard fixe la salle peut créer l'hypnose chez certains sujets. C'est le choix, l'orchestration, la mise en évidence de pareils potentiels et de leurs influences qui doivent être la préoccupation dominante des créateurs du film. »

Mais pour cela, il faut que les cinéastes s'affranchissent des scénarios bâtis peureusement selon les données d'une pièce de théâtre. Sans doute faut-il savoir gré au cinéma d'avoir enregistré des pièces de théâtre et d'avoir ainsi permis aux masses de goûter des oeuvres de génie sans qu'elles aient eu à encourir des déplacements onéreux et souvent impossibles, pour voir et entendre des oeuvres interprétées par des maîtres. Puisque nous parlons de cinéma pur, il faut pourtant n'applaudir que les oeuvres inspirées par l'écran et les moyens mis à la disposition du cinéaste.

Le cinéma a rendu des services marqués au savant, mais encore une fois nous ne le considérons ici que comme forme d'art.

Le plus grand obstacle à l'expression la plus pure du cinéma est l'argent. Le cinéma est trop riche voilà qui le tue. Il lui faudrait une ascèse et surtout des ascètes. Le nom seul de cinéma évoque des sommes folles, allume la cupidité. Chacun, depuis le producteur jusqu'au moindre cameraman, ne voit en lui que moyen facile et rapide de gagner vite de l'argent. Aux Etats-Unis par exemple, on a habitué tout ceux qui touchent de près ou de loin au cinéma à rouler sur l'or. C'est à croire que l'on ne puisse rien entreprendre devant une camera sans parler immédiatement en termes de cent milliers de dollars pour terminer dans les millions.

En France, où on a généralement eu plus de goût et de discrétion, on a réalisé des oeuvres cinématographiques remarquables pour des sommes qui n'auraient pas duré une journée entre les mains d'un cinéaste américain.

L'établissement d'un film nous le savons comporte de tels frais dans les circonstances actuelles que le producteur doit tenter de plaire au plus grand nombre de spectateurs possibles. Il en résulte souvent un abaissement de la qualité. Cela est déplorable.

Dans l'intérêt de l'art, il faut abaisser les dépenses. Car si pour couvrir le prix de revient cinq cent mille spectateurs suffisent au lieu de 200 millions, des horizons s'ouvrent déjà. On le conçoit. Qu'au moins on produise des oeuvres poussées et assez exclusives avec les profits réalisés par des productions courantes. Ce serait une solution. Pour cela il faut que les cinéastes aient de l'idéal. C'est la condition *sine qua non*.

Mais ne soyons pas trop exigeants. Pour l'heure, le cinéma a déjà procuré des joies intellectuelles très riches. Des idéalistes de l'écran, il y en a, ont réussi par des prodiges d'audace et souvent des déconfitures financières des oeuvres qui ont attiré l'attention et enrichi l'humanité. Ils ont utilisé la lumière des projecteurs non pour frapper l'oeil mais pour illuminer l'esprit. D'autres cinéastes voudront les suivre dans cette voie. A l'heure où au Canada les liens cinématographiques ont repris avec la France tous les espoirs de ce côté nous sont permis.

Maurice HUOT

# LES LIVRES



## *Le Canada français vu à la loupe*

### *Rencontre de deux mondes*

par Everett C. Hughes  
chez Parizeau, Montréal.

Demander à l'habitant d'un pays, d'une paroisse, d'une ville, de décrire son milieu n'est peut-être pas la meilleure chose pour obtenir un résultat complet et objectif. Les préjugés, les amitiés, les préférences, les haines aussi sont trop vifs. L'optique est faussée par trop de rapprochement. Un étranger sérieux peut parfois rendre un plus juste son de cloche.

M. Everett C. Hughes est cet étranger sérieux qui est venu chez nous observer sur place notre milieu; et c'est dans un fort volume de près de 400 pages, qu'il rend compte de ses sondages sous le titre de « Rencontre de deux mondes ».

En plus de ses études personnelles, M. Hughes révèle dans sa préface les sources où il a puisées et on constatera qu'elles sont de qualité.

Contrairement à tant d'autres auteurs qui ont écrit sur notre vie économique et sociale, M. Hughes ne voit pas dans le Québec qu'une terre qui comme certains pays d'Orient, est immuable dans ses traditions.

« Le Québec de l'actualité depuis quelques dix ans, écrit-il, est tout autre. Les quotidiens et les revues parlent de grèves, de manifestations d'étudiants nationalistes passionnés et d'assemblées populaires contre la conscription (passée et future, ajouterions nous). Ce Québec-là aussi existe. La province française du Canada est sans contredit l'habitat de la société rurale la plus stable et la plus traditionaliste de l'Amérique du Nord mais, en même temps, on y trouve de grandes industries modernes et des masses urbaines inquiètes. Des manufactures, des usi-

nes métallurgiques, des moulins, monstres du vingtième siècle à l'allure sévère et imposante, jurent avec les décors de montagnes boisées et de rivières bouillonnantes. D'autres entreprises, poussées en plein champs, distraient l'oeil du voyageur des élégants clochers qui auparavant dominaient les petites villes.»

Et plus loin : « Le Québec n'est sans doute que l'un des nombreux endroits de l'univers où une population de mentalité plutôt rurale et de culture traditionnelle fortement intégrée, se voit entraînée par le développement industriel, vers une nouvelle façon de vivre ».

L'auteur étudie surtout dans cette oeuvre une petite ville industrielle typique du Canada français. Il le fait avec minutie, pareil à un Fabre avec ses termites.

Modes, loisirs, littérature, vie religieuse tout est envisagé avec impartialité et décrit avec une saveur que ne réussit pas à trahir une traduction parfois négligée.

L'auteur pioche aussi des parallèles entre le Québec et l'Ontario, établit une différence de standard de vie, etc. Il fait aussi des comparaisons entre la vie du Québec et celle de certaines parties des Etats-Unis.

« Il est difficile, dit-il, d'identifier les fils d'influence proprement américaine et de les séparer des influences françaises d'outre-mer, de même que de voir ce qui les distingue des phénomènes universels que l'on retrouve partout où s'élaborent des classes sociales urbaines. Le jugement le plus plausible à ce sujet est probablement que la vie urbaine, dans le Québec, produit les mêmes classes que dans toutes les villes d'Europe et d'Amérique et que certaines de ces classes sont plus que d'autres influençables par la mode, la chanson la danse et les divertissement. Dans le Québec, en outre, ces modes sont répandues par l'intermédiaire de Canadiens français qui ont leurs quartiers généraux à Montréal. Puisant leur inspiration soit à New-York, à Hollywood, ou à Paris ils créent leurs propres modèles populaires susceptibles d'être vendus avec succès dans les petites villes. »

L'auteur s'attarde longuement à décrire des fêtes populaires de chez-nous, le défilé de la Saint-Jean-Baptiste, des « séances » paroissiales, des journées jocistes et autres manifestations ; ce qui lui donne l'occasion de peindre de petits tableaux assez en relief sur nos moeurs. Rien ne semble lui avoir échappé de nos mille et une manières de vivre, pas même celle qui consiste pour nombre de nos gens à s'asseoir sur leurs « galeries » pendant de longues heures dans une quiétude toute « nirvanienne. » C'est que pour Hughes, tout semble important. Son genre analytique fait que son volume contient une foule de renseignements précieux pour ceux qui ignorent tout du Québec. Il intéressera

ceux qui y habitent par ses données précises, ses opinions, ou ses simples observations.

On commence à beaucoup écrire sur le Canada français; on avouera humblement que le sujet est intéressant. Parmi ceux qui furent tentés de nous peindre, Hughes, sans être des plus concluants, restera celui qui jusqu'ici s'est donné, semble-t-il, le plus de mal pour en arriver à un portrait fidèle.

Maurice HUOT

## *Les grandes missions du cinéma*

par Jean Benoît-Lévy  
Chez Parizeau, éditeur.

L'heure des vitupérations contre les dangers du cinéma est passée. Tous les discours stériles, tous les censeurs à courte vue n'enrayeront pas son action. Il faut désormais compter avec cette puissance, la domestique, pour ainsi dire.

Jean Benoît-Lévy, cinéaste bien connu du public canadien, indique des voies nouvelles dans « *Les grandes missions du cinéma*. » Il passe au crible ce qui a été fait; il prévoit l'utilisation du cinéma dans le domaine éducatif. Chaque fois qu'il avance une opinion, il l'appuie sur son expérience personnelle. Il pose les problèmes clairement et tente de les résoudre sans éluder aucune difficulté.

On admire avec quelle conscience professionnelle il délimite le rôle du cinéma et celui du professeur. Il sait profondément qu'il n'y a véritablement pas de moyen facile d'apprendre des choses difficiles et que l'image, comme le livre, ne sont, ne seront toujours que des accessoires.

Son étude sur le film éducatif, documentaire ou publicitaire est suivie d'intéressants chapitres sur le cinéma artistique. Il se trouve établir un parallèle entre les méthodes de travail des réalisateurs français et des producteurs américains. Nous y avons trouvé quelques-unes des raisons qui nous font préférer, d'une façon générale, le cinéma français au cinéma américain.

Enfin, la partie du livre consacrée à l'Office national du film est propre à susciter notre enthousiasme. Nous nous disons que dans cette voie, du moins, nous ne traînerons pas de la patte.

Le livre, embrasse tout le problème du cinéma tel qu'il se pose à l'heure actuelle. Il n'apporte pas de solutions définitives, mais il invite à la réflexion, il constitue une bonne base de documentation pour tous ceux qui s'intéressent à la question, de près ou de loin.

Au simple spectateur il apprendra peut-être à déchiffrer, « l'alphabet du geste, la poésie du mouvement », selon le mot de Chaplin.

Gilles HENAULT

## *La révolution de l'Inde*

par Frances Gunther  
chez Parizeau, éditeur.

On imagine qu'un Anglais s'écrierait volontiers, après avoir lu le violent plaidoyer de Mme Gunther en faveur de la libération de l'Inde : « And what about the negro problem in United States ? » Mais cela est une autre histoire, comme dirait Kipling.

Rien ne me semble plus illusoire que l'objectivité dans un reportage. Je me méfie plus particulièrement de ces exposés de faits supposés impartiaux, et qui camouflent une volonté secrète de gagner à une cause. Les journalistes savent depuis longtemps qu'un choix spécieux de faits convainc plus sûrement qu'un raisonnement fallacieux.

« *La révolution de l'Inde* » n'est pas de cette sorte d'ouvrage. Dès le début, on sait quel évangile prêche Frances Gunther. Son réquisitoire n'est pas équivoque. D'un geste désinvolte, elle tranche le noeud gordien qui rattache cette colonie à l'empire.

Ce n'est pas ici le lieu de juger si elle a tort ou raison. Mais on ne saurait s'empêcher de remarquer avec quelle ardeur, quelle sincérité et quelle intelligence elle défend sa thèse. Sa proposition est à peu près celle-ci : L'Inde est un grand pays habité par un peuple héritier d'une civilisation millénaire. Politiquement, il est mûr pour l'indépendance. Si la Grande-Bretagne ne pose pas le geste libérateur dès maintenant, elle perdra à la fois or, colonie et prestige.

On sait, d'ailleurs, que cette opinion est partagée par un grand nombre d'Américains qui ont adopté les Hindous un peu comme un Anglais se prend d'affection pour son cheval. On sent bien que l'attitude de Mme Gunther comporte une certaine dose de sentimentalisme qui n'est peut-être, après tout, qu'une forme de générosité.

Assez étrangement, cela ne lui enlève rien de sa lucidité. Pour conduire le débat, l'auteur invoque l'histoire, l'économie, la politique, le simple bon sens. Elle cite quelquefois des faits plus susceptibles d'infirmier sa théorie que de l'étayer. Ainsi, en apprenant que la porportion des illettrés dans l'Inde est de 90 pour cent, je me dis, bien sûr, avec Mme Gunther, que « le bilan de cent cinquante ans d'administration britannique n'est pas brillant ». D'autre part, j'en conclurais difficilement que ce peuple est en état de se gouverner d'une façon satisfaisante.

Il faut bien le dire, les renseignements que l'on tire de l'ouvrage de Mme Gunther sont de nature à ébranler les convictions les mieux assises. Pour ne pas se voiler la face devant ce qui nous semble alors un vaste scandale, une espèce d'Affaire Lindberg à

la centième puissance, il faut être pour le moins une Daughter of the Empire, un marchand de cotonnade ou bien un « intouchable. »

Pourtant, l'auteur du livre n'est pas anglophobe. Les Anglais, elle les aime, elle les aime même beaucoup, mais chez eux. A ce compte-là, il serait, me semble-t-il, de bonne politique d'inviter la population de l'Inde à passer un « weak-end » dans le Royaume-Uni.

En outre, Mme Gunther pense, comme Lawrence d'Arabie, (un étrange Anglais s'il en fût), que l'époque du colonialisme est révolue. « The world has passed that point. I think there's a great future for the British Empire as a voluntary association ».

Le texte original est violent, direct, encombré ça et là de corollaires et non exempt d'un laisser-aller pas très orthodoxe. Berthelet Brunet en a fait un livre français, c'est-à-dire un ouvrage légèrement supérieur au livre anglais, d'une forme plus épurée, d'un style plus agréable, d'un humour auquel se mêlent les traits vifs de la caricature.

Dans sa préface, entre le miroitement de deux paradoxes, il propose à notre attention quelques observations très pertinentes sur la question et sur l'auteur. Il donne notamment ce salutaire conseil : « ... un lecteur doit lire beaucoup s'il ne veut pas tomber dans le fanatisme. »

Gilles HENAULT

## *La ville sans femmes*

par Mario Duliani

Société des Editions Pascal

Les éditions « PASCAL » nous ont livré récemment le dernier ouvrage de Mario Duliani, « LA VILLE SANS FEMMES », un récit « vécu » que l'auteur qualifie de « Reportage Romanqué », le reportage de quarante mois passés dans deux camps d'internement Canadiens. (Juin 1940 à octobre 1943).

Duliani écrit le plus naturellement du monde des faits que j'ai lu avec grand intérêt, en ces temps marqués de milliers de points d'interrogations. Depuis le jour ensoleillé de la victoire, la presse et la radio nous apportent, dans la mesure du possible, de nombreuses révélations. « La Ville Sans Femmes » ajoute à ces commentaires et satisfait notre curiosité anxieuse de savoir ce qui s'est réellement passé depuis qu'Hitler et ses forces éphémères ont plongé le monde dans un cataclysme épouvantable.

« La Ville Sans Femmes » ouvre au lecteur les portes barbelées de la « métropole » où vivent dans l'espoir d'une liberté prochaine un groupe de citoyens mâles... Des hommes sans femmes. Une fable avec une morale : La grandeur de la liberté. « Liberté, liberté chérie ».

Y a-t-il quelques passages insipides? Ils sont vite oubliés dans cet ensemble de compréhension humaine.

Inutile de résumer le récit que je viens de parcourir, j'y perdrais mon temps. « La Ville Sans Femmes » peut et doit être lue de maintes façons. Etude, recherche, souvenir, psychologie.

Mario Duliani manie la prose un peu comme le sculpteur la terre argileuse. Ici, il la façonne en des lignes sensibles, émotives, là, notre oeil glisse le long d'une forme reposante. C'est le côté gai. Duliani pince-sans-rire. L'aventure du quinze juin 1918 à Val Brenta est ce qu'il nous raconte de plus rigolo.

« SANGLOTS D'AUTOMNE », « L'HEURE DU VAGUE-MESTRE », « LES MUSES » sont à mon avis les chapitres les mieux réussis.

Philosophe, Mario Duliani nous donne dans le chapitre « La Ville Sans Femmes » le noyau du fruit. Dans une série d'« apartés », l'auteur met à nu l'âme des hommes sans femmes, du fiancé sans amour, du mari sans épouse.

L'oeuvre de Mario Duliani est une oeuvre à lire... Un souvenir pour ceux qui n'oublieront jamais l'épreuve, une leçon pour ceux qui veulent savoir comment ici, au Canada, les prisonniers de guerre sont traités, en prisonniers de guerre et non en esclaves. Tout dernièrement j'avais le plaisir de rencontrer le Révérend Père Henri Langlois, franciscain qui passa seize ans au Japon. Evidemment il fut interné là-bas, durant trois ans. Ce qu'il me raconte sur les traitements infligés aux prisonniers des Japonais dépasse toute imagination et ce que Mario Duliani relate dans l'ANNEXE de son livre n'est certes pas de l'exagération..

Jean LEONARD

## *Combat contre l'Étoile*

par Fabrice Polderman

Atlantica Editora, Rio de Janeiro.

L'auteur, spécialisé en matière de guerre, présente son volume comme un point d'interrogation. Quel est le sens des guerres qui depuis Adam ravagent l'humanité? Sont-elles parties intégrantes des forces évolutives de l'univers? Pourtant elles ramènent toujours les hommes au même point de barbarie, de primitivisme (si les armes se perfectionnent, les mentalités demeurent inamovibles). Sont-elles servies à l'homme pour qu'il puisse s'interroger sur le sens de la paix? Pourtant elles s'espacent de moins en moins. Pourquoi donc?

A l'aide de l'histoire (s'y tenant d'une main, l'autre main reposant sur le coeur), il esquisse une vue d'ensemble des évolutions que les siècles ont dû aux guerres. « La science crée un ensemble de conditions qui force chaque génération à dépasser en étendue, en vitesse et en férocité, le carnage du passé; » voilà qui résume son point de vue. Il cite les atrocités, les causes et conséquences (toujours les mêmes) des guerres. Il énumère les changements : massacre des masses, guerre du soldat inconnu, abolition de tout principe international, etc.

Puis, ici et là, à travers l'ouvrage, il semble indiquer la cause profonde de la nécessité des conflits. Ce serait le besoin d'équilibre ressenti par le monde à la naissance d'empires (spirituels et matériels) qui menacent sa sécurité intime en cadencant et bornant les esprits en un sens unique. Le poids étant trop lourd, le contre-poids brusquement doit apparaître : la guerre. Besoin social de liberté ; la justice s'opposant à la force.

Voulant, d'autre part, être évolutionniste, il indique comment les guerres font progresser l'humanité. Devenues mondiales peu à peu, elles semblent vouloir rallier l'humanité dans une même ténèbre d'où elle puisse apercevoir une même Espérance : un principe (un seul pour débiter) qui unirait les forces de l'Univers dans une Paix qui permettrait à d'autres principes de venir s'y attacher et mènerait ces forces vers un progrès à sens vrai et profondément universel. Il ne peut tout-de-même se convaincre à fond. Tant d'objections s'opposent : autrefois l'union semblait plus prête, plus réalisable ; aujourd'hui les esprits se diversifient de mille façons ; il n'y a plus de lois internationales, etc.

Voilà donc, en bref, la pensée de l'auteur. Le texte n'est pas assez dense pour être un traité philosophique. L'émotion n'est pas assez tendue pour que ce soit poésie. C'est un essai écrit en style passé de mode : périphrases et images anciennes. Les sentiments et idées sont sincères mais sans originalité ; la pensée, très diluée, n'apporte rien de neuf. C'est la position que tout le monde prend devant les catastrophes mondiales. Peut-être parfois avec moins d'apitoiements, plus de sérénité. Il ne se dégage aucune conclusion précise : soyez confiants dans L'Etoile, gardez votre espérance, prenez leçon de l'alouette dans le ciel et du lys dans la vallée ! Le livre, illustré d'exemples et de citations pigés dans l'histoire universelle, est une preuve que l'auteur a beaucoup lu et noté et qu'il trouve les guerres tout simplement atroces !

La présentation est excellente.

Guy LAFOND

## *Les Editions Fernand Pilon*

viennent de réimprimer  
des oeuvres de

*LAMARTINE*

GRAZIELLA, RAPHAËL, GENEVIÈVE.

Demandez notre catalogue de 30 pages.

---

## *Les Editions Fernand Pilon*

750, rue BEAUBIEN

MONTREAL

---

### **LA MAGIE DU NILON EN LINGERIE**

Lingerie de luxe et trousseaux finis à la main.

LA COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE DE LUXE

2047, rue Victoria,

Montréal

En vente dans tous les bons magasins du Canada et de l'Amérique du Sud.

---

*La Cie de Charbon*

### **L.-H. OUMET**

Une entreprise familiale au service  
du public depuis plus de 33 ans.

L.-H. OUMET  
Jean OUMET  
Armand OUMET  
Raymond OUMET

prop.

BIEN VOUS SERVIR EST NOTRE  
DEVISE



237, rue VAN-HORNE  
CA. 1115

*La Librairie*

### *P. A. Ménard*

Nouveautés et livres d'occasion

1564, rue St-Denis  
MONTREAL

## Rodolphe Paré

Avocat

Edifice Thémis

10 ouest, rue St-Jacques HA. 5228

TÉL. DO. 1350 7088, Rue St-Hubert

Consultations 9 a. m. - 6 p. m.

**EMILE BRIÈRE, O. D.**

SPECIALISTE - OPTOMETRISTE  
EXAMEN DE LA VUE

Résidence: 7225 St-Denis CA. 9095

## STUDIO GARCIA

LA PHOTOGRAPHIE DISTINGUÉE

HARBOUR 6523 MONTREAL  
650 ouest, rue Sherbrooke.

*Erigène Godin*

NOTAIRE

231, ouest, rue St-Jacques

Montréal Tél. HA. 5237

### *Quelques oeuvres de François Hertel*

#### POÈMES

Strophes et catastrophes . . . . .	\$0.75
Axe et parallaxes . . . . . en réédition	
Cosmos . . . . .	\$1.00

#### ESSAIS

Leur Inquiétude . . . . . (Deuxième édition)	\$1.25
Pour un ordre personnaliste . . . . .	\$1.25
Nous ferons l'avenir . . . . .	\$0.75

#### RÉCITS

Le beau risque . . . . . (Troisième édition)	\$0.75
Mondes chimériques . . . . . (Deuxième édition)	\$1.25
Anatole Laplante, curieux homme . . . . .	\$1.25

Les deux derniers ouvrages font partie d'une trilogie dont le troisième titre, *Les Idées d'Anatole Laplante*, paraîtra en 1946.

Dans toutes les librairies et chez l'auteur,  
1275 ouest, rue St-Viateur, Outremont.

Pour les commandes par la poste, ajouter \$0.10 par volume.

# Conservation, Préservation

L'instinct de conservation n'est pas l'instinct de préservation. Fuyant avec horreur la destruction par autrui, l'homme se détruit fort bien lui-même. Dès que le péril n'est pas immédiat, il lui paraît incertain. Et les hommes font quantité d'actions nuisibles et qu'ils savent telles. L'imprévoyance semble, dans ce domaine, érigée en ligne de conduite. Ce qu'une judicieuse prévoyance n'a pu mettre dans l'esprit des humains, l'hygiène et la médecine préventive l'enseignent. Si l'on veut s'assurer une longue vie sur la terre, il importe de connaître les moyens d'entretenir l'action normale des organes dans les différents âges, les différentes constitutions, les diverses conditions de la vie et les diverses professions. La santé est un grand bien.

L'homme bien portant peut donner un rendement considérable. Du point de vue économique, la maladie est l'un des pires fléaux de l'humanité.

Que l'homme protège sa santé, qu'il suive les prescriptions de l'hygiène et de la médecine préventive, qu'il respecte la vie sacrée que Dieu lui a donnée! La médecine préventive lui enseigne la connaissance des aliments nuisibles, la dose de fatigue qu'il ne peut dépasser, le genre de vie qui convient le mieux. L'hygiéniste est un sage conseiller. Il faut le consulter et l'écouter.

MINISTÈRE DE LA SANTÉ ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL

Hon. Docteur J.-H.-A. PAQUETTE,  
*ministre.*

Docteur JEAN GRÉGOIRE,  
*sous-ministre.*

---

*Nouveauté*

## LA FEMME CHEZ ELLE

petite encyclopédie des travaux domestiques  
écrit en collaboration sous la direction de  
Jules Gallet

- Cuisine
- Vêtement
- Entretien de la maison
- Recettes diverses
- Les animaux domestiques
- Etc.

\$2.00 l'exemplaire, en vente partout

Un livre que toute maîtresse de maison tiendra à avoir chez elle.

---

LA SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS PASCAL  
1498, ouest, rue Dorchester, Montréal.

*Exigez toujours des  
produits de Qualité*

• • •

JUS DE TOMATES  
MACEDOINE  
CONFITURES  
MARMELADE  
MARINADES  
SOUPES

• • •

**J. J. Joubert & Fils**

St-Vincent-de-Paul

P. Q.

---

*Avec les hommages*

du

*Café Martin*

1521, rue de la Montagne

Montréal

# LA FIN DE LA JOIE

ROMAN

Par

JACQUELINE MABIT

« *La fin de la joie* est un roman de grande valeur, d'une puissance de suggestion exceptionnelle. »

Roger Duhamel

« L'art de Jacqueline Mabit est un art de suggestion comme celui des plus grands écrivains. »

René Garneau

« Jamais encore au Canada on n'a publié un roman aussi simple et aussi complet. »

J. C. Bonenfant.

« *La Fin de la joie* appartient à la grande tradition psychologique française. »

A. Sainte-Croix.

---

**AUX EDITIONS LUCIEN PARIZEAU**

1488, rue Sherbrooke, ouest,

Montréal, P. Q.

Canada.

